(13

LA

NONNE SANGLANTE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Anicet Bourgeois et J. Maillan,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN LE 17 FÉVRIER 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARIE DE RUDENZ, sous le nom de Stella	Mlle GEORGES.	UN AUBERGISTE	M. FONBONNE.
CONRAD DE WALDORF	M. LOCKROY.	UN BOHÉMIEN	M. MARCHAND.
CAGLIOSTRO	M. DELAFOSSE.	MATHILDE DE SARNEN	Mlle MORALÈS.
HENRI DE RUDENZ	M. MÉLINGUE.	THECLA, Bohémienne	Mme ADOLPHE.
THIERRY, chef de Bohémiens	M. TOURNAN.	LÉNA	Mlle ADÈLE.
DANIEL SCHUFTER	M. VISSOT.	UNE RELIGIEUSE	Mlle LAISNÉ.
LE COMTE DE SARNEN	M. HÉRET.	RELIGIEUSES, DAMES ET SEIGNEURS invités au bal.	
		BOHÉMIENS, etc.	

La scène se passe au premier acte dans les catacombes de Rome. Aux quatre autres, en Allemagne quatre ans après.

ACTE PREMIER.

LES CATACOMBES.

Le théâtre représente une partie des catacombes, dédale inextricable; de tous côtés, des chemins qui se croisent, se rompent, reparaissent et échappent de nouveau à la vue. Au premier plan, un bloc de pierre; au fond, un autel antique sur le marbre duquel se lisent des noms et des inscriptions diverses. Les murs sont revêtus d'ossemens humains, et derrière un vieux pilastre, qui le masque à moitié, se détache un squelette blanchi par le tems et couvert d'une robe de pourpre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on voit paraître sous l'une des voûtes qui se perdent dans le lointain quatre personnes. La première, qu'à son costume on reconnaît pour un guide des catacombes, porte une torche; c'est Loidgi. Après lui viennent trois personnages: un vieillard, un jeune homme et une jeune fille. Tous quatre s'avancent à pas comptés, la main sur une corde qui longe le mur et qui est destinée à marquer la route.)

LUIDGI, *d'une voix lente.* Le guide! suivez le guide.

(Ce cri de ralliement est successivement répété par le vieillard, le jeune homme et la jeune fille. Luidgi continue à marcher ainsi et se trouve bientôt face à face avec Mattéo, qui est entré du côté opposé, conduisant une dame élégamment vêtue qu'accompagne un cavalier, dont l'air d'indifférence contraste singulièrement avec l'agitation et la curiosité peintes sur le visage de la dame. Les deux guides s'arrêtent et se reconnaissent à la lueur des flambeaux.)

LUIDGI. Mattéo!

MATTÉO. Tu sors, Luidgi?...

LUIDGI. Tu arrives, Mattéo?...

MATTÉO. Qui mènes-tu là?...



LUIDGI. Des voyageurs anglais : lord Alfen, son fils et sa fille... Et toi ?...

MATTÉO. La signora Stella, de Venise, et le major Conrad de Waldorf, officier au service d'Allemagne.

LUIDGI. Bonne chance, frère.

MATTÉO. Bonne chance.

(Les deux guides se serrent la main, et les promeneurs se croisent, après s'être salués en silence.)

LUIDGI, *continuant sa route*. Le guide ! suivez le guide !...

(Ce cri, répété de nouveau, s'éloigne et se perd avec les personnages qui disparaissent dans les détours du souterrain. Mattéo se rapproche de Conrad et de Stella et leur fait signe de le suivre.)

STELLA. Un instant, de grâce, un instant... (*Regardant autour d'elle.*) Les catacombes ! autour de nous et sous nos pieds un monde qui dort du dernier sommeil, sans sépulcres et sans linceuls !.. Au-dessus de nos têtes, un monde tout de bruit et de mouvement ! la ville des empereurs et des papes ! Rome !.. Rome la grande, à qui je ne préfère que Venise la belle !...

CONRAD. Venise !...

STELLA. N'est-ce pas à Venise que nos yeux et nos cœurs se rencontrèrent pour la première fois ? Qu'il me tarde de revoir mon palais Cellani !... ces jardins où nous nous promenions ensemble.... cette gondole où nous glissions sur les vagues, n'ayant pour témoins de nos amours que le ciel, à qui nous en demandions l'éternelle durée !.... Quitte tout cela, me dis-tu un jour, et viens... au lieu de ce bonheur fixe et invariable qui s'épuiserait promptement en vivant de lui-même, un bonheur qui s'étende, se multiplie et s'enrichisse sans cesse de nouvelles émotions... viens... parcourons le reste de l'Italie, la France, l'Espagne, l'Europe entière..... Nous n'avons pas encore quitté l'Italie... et déjà je voudrais retourner sur mes pas... revoir Venise, où la bénédiction d'un prêtre doit sanctifier notre union, où, malgré les reproches et l'implacable résistance de ta famille, je deviendrai ta femme... tu me l'as promis, tu me l'as juré... Encore cette journée à Rome, et demain, n'est-ce pas, nous repartons pour Venise... Ah ! dis-moi que ce sera demain !

CONRAD. Si Dieu le permet.

STELLA. Que ta voix est sombre et ta parole sinistre !

CONRAD. Ta voix est trop légère, à toi, et ta parole trop pleine d'avenir... Stella, regarde donc où nous sommes ; ces ossements desséchés et blanchis par le tems, ces milliers de cadavres rangés autour de nous, ne disent-ils rien à ta pensée ?...

STELLA. Ah ! ne cherche pas à m'attrister, Conrad ; je suis si heureuse de notre amour. (*A Mattéo.*) Mon ami, où sommes-nous maintenant ?

MATTÉO. A l'endroit le plus isolé et le plus dangereux des catacombes. La vie d'un homme ne suffirait pas pour en sonder les mille détours. Depuis dix ans que j'exerce mon métier, moi qui ne suis pas timide, Dieu merci ! c'est à peine si j'ai osé m'écarter deux fois du sentier battu, et deux fois il a fallu que saint Marc, mon patron, me fût en aide pour qu'il ne m'arrivât pas ce qui est advenu au guide qui m'a précédé.

STELLA, *à Mattéo*. Ce guide a péri !

MATTÉO. Sous les ruines d'une de ces voûtes qui s'écroula derrière lui, peut-être. On n'a pas encore retrouvé son cadavre...

STELLA, *un peu effrayée*. Ah !.. tu disais donc que cet endroit ?...

MATTÉO. Dans cet endroit se passa plus d'un événement fameux ; ici se réunirent secrètement les compagnons de Catilina et les assassins de César... Ici se réfugièrent les premiers chrétiens, fuyant la persécution des empereurs.

STELLA. Cet autel antique

MATTÉO, *se découvrant avec respect*. Celui où, sous les auspices de saint Pierre l'apôtre, se célébraient les mystères de la foi nouvelle.

STELLA. Prête-moi ton flambeau.... sur le marbre je crois voir des inscriptions presqu'effacées... des noms...

CONRAD. Qui s'effaceront aussi

STELLA, *lisant*. Sixte-Quint... Rabelais... la papesse Jeanne..... Charles VIII de France... Christine de Suède... Ton stylet, Conrad, ton stylet... que près de ces noms fameux, je grave nos noms pour qu'ils nous survivent aussi.

CONRAD, *à part*. Insensée !...

(Stella s'agenouille devant le marbre et y applique la pointe du stylet.)

CONRAD, *profitant de ce moment, attire Mattéo à part*. Ainsi donc, égaré dans ces souterrains, nul n'en pourrait sortir sans guide.

MATTÉO. A moins de suivre le fil conducteur que voici.

(Il désigne le fil tendu le long du mur.)

CONRAD. Et si ce fil lui manquait ?

MATTÉO. Oh alors ! il aurait le sort du guide dont je parlais à la signora, il ne lui resterait plus qu'à recommander dévotement son ame à Dieu.

CONRAD. Les efforts les mieux combinés ?



MATTÉO. Seraient vains.
CONRAD. Le courage?
MATTÉO. Inutile.
CONRAD. Les cris?
MATTÉO. Etouffés sous ces voûtes.
CONRAD, *apercevant Stella qui se relève.* Silence!
STELLA, *revenant à Conrad avec joie et lui rendant le stylet.* La date de notre passage ici... 14 mai 1743.
CONRAD. 14 mai!..; jour fatal dans l'histoire de ma famille! anniversaire sinistre que chaque année nouvelle marque d'un nouveau malheur.
STELLA. Et que je marque, moi, de nos deux noms, liés l'un à l'autre, comme aujourd'hui dans notre pensée... comme plus tard sur notre tombe...
CONRAD. Oui... notre tombe...
STELLA, *dont les regards ont rencontré le squelette vêtu de pourpre, suspendu au pilastre, recule, en poussant un cri de surprise et d'effroi.* Ah!...
CONRAD. Qu'y a-t-il?
STELLA. Là!... là... derrière ce pilastre... un squelette revêtu d'une robe de pourpre!...
MATTÉO. Le squelette du cardinal Petrucci... c'est une étrange histoire que celle du cardinal.
STELLA. Cette histoire?
CONRAD. Veux-tu que je te la raconte? car moi aussi, je la sais...
STELLA. Toi!...
CONRAD. Tu m'as souvent reproché mon goût pour le merveilleux..... j'aime, j'en conviens, ces vieilles légendes dont le récit nous pénètre d'émoi. Soldat, je n'ai jamais tremblé devant le danger; homme, il m'est arrivé plus d'une fois de frissonner aux contes d'une veillée d'hiver. Que veux-tu? ainsi m'ont fait les leçons de ma mère et les conseils de mon père..... L'un m'a appris à tout braver..... l'autre à tout croire.
STELLA, *souriant.* Même à l'histoire du cardinal Petrucci?
CONRAD. Vers 1517, sous le pontificat de Léon X, fut découverte une conspiration à la tête de laquelle se trouvaient, dit-on, deux membres du sacré collége: le cardinal Petrucci et le cardinal Soli. Jugés tous deux, tous deux furent condamnés à mort. L'un avait amassé d'immenses trésors, il racheta sa vie; l'autre n'avait rien et fut pendu: c'était Petrucci. Il y avait eu grande fête ce jour-là au Vatican; Léon X ne s'était retiré que fort tard dans ses appartemens: quatre heures du matin sonnaient... accablé de fatigue, sa sainteté s'endormit, et soudain se dressa devant elle le spectre pâle et nu de Petrucci. « Saint Père, justice, lui dit le spectre; justice! fais abattre mon gibet, que je n'ai pas eu assez d'or pour renverser moi-même... Fais détacher mon cadavre battu par le vent et par la pluie, et donne-lui, sinon le lit de repos que tu as donné à Soli, au moins un cercueil où il dorme jusqu'au dernier jugement. » Le lendemain, Petrucci eut un cercueil.
STELLA. Mais la robe de pourpre?
CONRAD. Quelques mois écoulés, Léon X rendit à Soli ses titres et ses dignités... Soli reprit sa place au sacré collége, et Petrucci revint s'asseoir au chevet du pape: « Saint Père, justice! rends-moi aussi mes titres et mes dignités. A Soli une place au conclave, à moi une place aux catacombes de Rome, en face de l'autel où saint Pierre, que tu te vantes de représenter, prêchait, au nom du Christ, l'oubli et le pardon des injures: je veux aussi ma tombe de cardinal; je veux aussi, pour couvrir mon squelette, ma robe de pourpre... » Et le lendemain, Petrucci eut sa robe de pourpre...
MATTÉO. Qu'il a gardée plus long-tems que le cardinal Soli n'a gardé la sienne.
STELLA. Ah! sortons d'ici... Tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'inspire je ne sais quelle secrète horreur... Mon enthousiasme, ma confiance et ma gaîté m'ont abandonnée.... mon cœur se serre.... l'air me manque... et ces voûtes me pèsent.... Ah! partons! partons!...
CONRAD. Partir!... pas encore! *(Au guide.)* Mattéo, voici le prix convenu. Prends, et laisse-nous.
MATTÉO. Mais, monseigneur...
CONRAD. Ah!... tu es payé..... Va-t'en!... Au moyen de ce fil, tu n'as que faire de ce flambeau. Dépose-le là, sur cette pierre...
MATTÉO. Ce flambeau n'a plus qu'une heure à brûler; songez-y, monseigneur, Dieu vous garde à présent.

(Il s'éloigne après avoir jeté un regard de pitié sur Stella muette d'étonnement.)

SCÈNE II

CONRAD, STELLA

STELLA, *les yeux fixés sur le flambeau.* Une heure! rien qu'une heure! Conrad!..; Pourquoi rester ici plus long-tems?... Tu as entendu cet homme..... dans une heure.... l'obscurité.... Comment alors retrouver notre route?

CONRAD. D'où te vient cette crainte, Stella? Ne m'as-tu pas dit vingt fois que mourir avec moi ne t'épouvantait pas?

STELLA. Oui... Je donnerais sans hésiter ma vie pour la tienne. Mais pourquoi braver ici une mort lente, horrible... et cela sans but, sans motifs!...

CONRAD. Oh! j'ai mon but et mes motifs... Allons, ne regarde pas ainsi ce flambeau, et écoute-moi...

STELLA, *étonnée*. Je t'écoute.

CONRAD. Dans quelques jours nous serons à Venise; dans quelques jours (tu m'en as fait souvenir) on célébrera notre union; bravant la défense et la malédiction de ma mère, de ma mère, qu'avant de te connaître j'aimais et je révérais à l'égal de Dieu; brisant l'épée que mon pays m'avait confiée, arrachant de ma poitrine les nobles insignes dont il avait payé mes services; oubliant tout, enfin, je ne vais plus vivre que pour toi et par toi. Peu m'importe que ce nom de Stella cache une illustre origine! Peu m'importe que ta famille t'ait déshéritée!.. Je ne veux que ton amour!... mais ton amour tout entier.

STELLA. Et..... n'est-il pas à toi, à toi seul?.....

CONRAD. Jure-le-moi donc ici. Ce silence absolu, cet isolement complet, ce danger suspendu sur nos têtes... ces voûtes qui peuvent s'écrouler et nous engloutir sous leurs ruines; devant nous l'image du Christ, autour de nous le néant. Tout ici semble dire à l'hypocrite: Ne mens pas!.. au coupable: Repens-toi!... (*Mouvement de Stella.*) Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai congédié ce guide, témoin indiscret? Stella, sur cet autel consacré par le sang des premiers chrétiens, répète-moi ce serment qui doit me répondre de l'avenir. Stella, hésiterais-tu?...

STELLA. Non... Mais l'heure avance... et ce flambeau.

CONRAD. Toujours ce flambeau!.. (*L'amenant vers l'autel.*) Stella, tu m'as dit souvent: A toi, Conrad, à toi mon amour, mes pensées, à toi ma vie... prend-la, si jamais je suis parjure, et avant flétris-moi du nom d'infâme, car infâme serait celle qui, pour prix de ta tendresse, te donnerait le déshonneur!.. Ai-je rien oublié?

STELLA. Rien.

CONRAD. A genoux, Stella, et ce serment redis-le, la main sur cet autel; redis-le d'une voix assez haute pour que les échos de ces voûtes puissent l'entendre et te le rapporter.

STELLA, *à part*. Oh! mon Dieu!

(*Elle s'agenouille.*)

CONRAD. Ta main tremble!...

STELLA. Ah!.. c'est que dans ce terrible lieu... malgré moi, j'ai peur... C'est que...

CONRAD, *éclatant*. C'est que tu vas mentir!

STELLA. Moi! Ma vie, prends ma vie si je suis parjure, et flétris-moi du nom d'infâme!...

CONRAD. Stella, tu es parjure, tu es infâme, et tu vas mourir!...

STELLA. Grâce! je suis innocente.

CONRAD. Innocente! et ces lettres à Strozzi! Ces lettres qui contiennent ta condamnation; ces lettres qu'un inconnu a jetées hier sur mon passage, en me criant: Venge-toi!...

STELLA. Ces lettres!... Oh! je suis perdue!

CONRAD. Strozzi! ce neveu du cardinal Monti, ce fat dont le luxe et la fortune t'avaient éblouie!

STELLA. Conrad! tu me laisseras me justifier... A ces lettres qui m'accusent, j'en puis opposer une qui m'absout... Oui, un moment j'ai douté de ton amour... Un moment égarée par une sotte jalousie, j'ai feint de répondre aux vœux de Strozzi. Mais je ne t'ai pas trahi... Je te le jure... Viens... viens... je te le prouverai.

CONRAD. Tu veux sortir d'ici..... Vain espoir! Ni l'un ni l'autre nous ne reverrons la clarté du ciel.

STELLA. Oh! oh! c'est impossible! si je dois porter la peine d'un crime que je n'ai pas commis... ne me condamne pas à cet affreux supplice. N'as-tu pas un stylet, si je suis coupable? Eh bien! tu me tueras.. mais viens... viens...

CONRAD. Un meurtre et un suicide, à la face de Rome! le bruit en arriverait jusqu'à ma mère, ma pauvre mère, malade, mourante! non pas. Bien résolu à ne pas te faire grâce, à ne pas te survivre, toutes mes mesures ont été prises. Un guide gagné a consenti à nous conduire sans que nos noms fussent inscrits au livre des étrangers. Nul ne sait donc que nous sommes ici; nul ne viendra nous y chercher.

STELLA. Cet horrible projet... tu ne l'accompliras pas... Sortons... sortons... Pour tous deux ce fil qui doit nous sauver...

CONRAD, *le coupant avec son stylet*. Perdu pour tous deux... Plus de retour au monde... plus d'espoir... le repentir et Dieu... voilà tout ce qui te reste...

(*Un bruit sourd et terrible se fait entendre.*)

STELLA. Ecoute !.... écoute..... la terre frémit sous nos pas... Ces voûtes tremblent et chancellent... C'est la mort qui vient... la mort plus prompte que tu ne me l'avais réservée...

CONRAD. Mourir !.. toi !.. déjà !.. et j'ai pu t'y condamner ! et je me suis cru le courage de rester insensible à ta prière, et sourd à ton agonie !... Oh ! non, non..... loin de moi cette affreuse pensée !... plus de haine, plus de colère... Ma vengeance n'était que de l'amour... je le sens là, je t'aime, Stella... je t'aime à donner encore ma vie pour ton salut.

(Il remonte au fond.)

STELLA. Conrad !... où vas-tu ?

CONRAD. Chercher une tombe pour moi, ou pour tous deux un passage.

(Bruit d'éboulement.)

STELLA. Malheureux ! la mort est là !

CONRAD. Elle me frappera du moins avant toi !

(Il disperait sous la voûte.)

STELLA, *s'élançant avec lui.* Conrad !..

(Une partie de la voûte se détache et les sépare.)

SCENE III.

STELLA, *seule.*

Conrad !.. Conrad !.. ah !.. tout s'écroule... Pitié, mon Dieu, pitié !.. (*Elle tombe à genoux. — Moment de silence. — Elle se relève et regarde autour d'elle.*) Conrad... il est là... enseveli sous les décombres... Au secours !... à nous ! à nous !... le silence... Mort.... lui.... Conrad !... Ah !... cela ne peut pas être... Dieu ne le voudra pas..... il me guidera dans cet affreux dédale... A l'aide de ce flambeau... je retrouverai ma route... Je te sauverai, Conrad ! (*Elle va prendre la torche qui est sur la pierre, et qui est presque entièrement consumée.*) C'est sous cette voûte que notre guide a disparu ?.... non, je ne la reconnais pas... Celle-ci ? non plus... N'importe... mieux vaut encore marcher au hasard que rester ici... (*En marchant, elle s'aperçoit que le vent agite la flamme de la torche.*) Comme le vent agite cette torche !... si elle allait s'éteindre..... l'obscurité... oh ! l'obscurité me tuerait !.. Mon Dieu ! cette torche... elle n'a plus que quelques minutes à brûler... Le guide nous l'avait dit. Quelques minutes, et faute d'aliment cette flamme va jeter sa dernière lueur... Au moindre mouvement, cette clarté, mon unique espoir, me manquera ! Oh ! plus un pas..... plus un geste !... Ne remuons pas... ne remuons pas... (*Regardant le flambeau.*) Avec quelle rapidité la flamme dévore la cire ! Cette flamme, comme elle va vite..... elle a gagné ma main ; elle la brûle... Oh ! la douleur est plus forte que l'effroi..... Ce flambeau va m'échapper. (*Elle se traîne jusqu'à la pierre, sur laquelle elle laisse tomber le peu de cire qui reste encore ; elle se précipite et regarde.*) Ah ! quel aliment donner à ce feu qui s'éteint ?... Cette lettre... cette odieuse lettre qui m'a perdue... Pendant ce tems, on viendra... (*La lettre brûle.*) Personne ! personne ! Ah ! cette mantille..... La flamme qui s'en élèvera sera peut-être aperçue... on y répondra... (*Elle jette au feu son voile, et regarde autour d'elle si quelque feu répond au sien.*) Rien !... rien !... Ces tablettes.... le portrait de Conrad y est renfermé... et si je dois mourir, je ne veux pas m'en séparer... Au feu ces tablettes, mais sur mon cœur ce portrait... (*Pendant qu'elle sépare le portrait des tablettes, le feu s'éteint. A l'obscurité qui l'entoure, elle s'en aperçoit, et jette un cri de détresse.*) Ah !... (*Elle court à la pierre.*) Plus rien... rien que des cendres !.. La nuit... la nuit du tombeau ! (*Brisant le portrait.*) Portrait maudit ! Au lieu de lui, Conrad, que ne m'as-tu laissé ton stylet !..... Mais pas une arme pour abréger cette horrible agonie qui commence aujourd'hui pour ne finir que demain ! Mon Dieu !... (*Elle va tomber aux pieds de l'autel.*) Je jure de passer dans un cloître tous les jours que tu me rendras !... Mon Dieu ! aie pitié d'une pauvre femme qui t'aime, qui te prie !... Tu m'abandonnes aussi !... O prodige !.... là-bas... là-bas... une lumière !... (*Une lumière, bien éloignée, pointille à l'extrémité d'une des voûtes.*) A moi !.. par grâce !.. à moi !.. de ce côté !.. au pied de l'autel !... On s'éloigne !... l'écho les trompe... la lumière a disparu... (*Cris au dehors.*) Ah ! à moi ! à moi ! (*Les cris se rapprochent.*) De nouveaux cris répondent aux miens... Une autre lumière... qui s'avance, qui grandit... On m'a vue... Ah !.... du secours !.... enfin..... sauvée ! sauvée !

(Épuisée, elle tombe au pied de l'autel ; la lumièr approche toujours, et la toile baisse au moment où l'on commence à distinguer les guides et leurs flambeaux.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Premier Tableau.

UNE HALTE DE BOHÉMIENS.

La cour de l'hôtellerie. A gauche la maison, devant la maison une tonnelle, sous cette tonnelle une table et deux chaises, à droite l'entrée d'une grange; au fond, un enclos que ferme une grille de fer, une sonnette à la grille. Au-delà de l'enclos, la grande route; plus loin, à l'horizon, les murs sombres et élevés du couvent d'Aarau.

SCENE PREMIERE.

THIERRY, THÉCLA, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.

(Au lever du rideau les Bohémiens forment divers groupes, les uns debout et causant entre eux, les autres étendus çà et là sur de la paille; dans un coin, près d'une énorme marmite sous laquelle il attise le feu avec son bâton, est assis le vieux Thierry. — Thécla, entourée des femmes et des enfans qui se pressent autour d'elle, occupe le premier plan. — Elle chante.)

THÉCLA.

Bohême, Bohême,
Doux pays de la liberté,
Pays que j'aime,
Bohême, Bohême.
Dans l'univers jette et répands
De tous côté tes descendans.
Joyeux, la tête haute et fière,
Les épaules et les pieds nus,
Le matin nous sommes venus,
Et le soir, peuplade étrangère,
Nous repartons joyeux et nus.
Arrière (*bis.*)
L'esclavage et son joug cruel..
Libres nous glissons sur la terre
Comme l'étoile dans le ciel (*ter.*)

TOUS EN CHŒUR.

Bohême, Bohême, etc.

THIERRY, *il tire de sa poche une bourse en cuir; comptant l'argent qu'elle renferme.* Trois frédérics... quatre écus d'Allemagne à l'effigie de l'empereur François Ier, un écu de France à celle du roi Louis XV... et voilà tout! Ah! le métier n'est plus ce qu'il était.

THÉCLA, *qui s'est approchée de lui.* Espoir et confiance.

THIERRY. Méprisés, honnis, chassés de ville en ville, de bourgade en bourgade! Hier encore, forcés de quitter Aarau par ordre du gouverneur de la province, de ce maudit baron de Waldorf.

THÉCLA. Hier la persécution, aujourd'hui le repos; soit crainte, soit bonté d'ame, le maître de cette hôtellerie nous en a ouvert les portes. Un toit sur nos têtes, de la paille fraiche sous nos pieds, et devant nous la grande route... le présent et l'avenir! que faut-il de plus? Allons, allons, courage, mon vieux Thierry. (*Allant à la marmite qu'elle découvre.*) A la soupe, vous autres.

THIERRY, *s'armant de la cuiller à pot comme d'un sceptre.* C'est moi qui sers.

(Tous se pressent en tumulte autour de la marmite et la distribution commence; un homme qui jusque là s'est tenu assis à l'écart, enveloppé dans une vieille cape et la tête couverte d'un large chapeau, se lève et s'avance à son tour; Thierry va le servir, puis tout-à-coup il s'arrête, l'examine et arrache violemment le chapeau qui lui cache le visage.)

TOUS. Un profane!...

THIERRY. Silence! (*Au malheureux qui est tombé à genoux au milieu de la foule qui se presse autour de lui.*) Toi, parle, et songe à être franc. Ton nom? (*A cette question énergiquement prononcée, une voix tremblante répond enfin.*) Daniel Schufter.

THIERRY. Ton pays?

DANIEL. Inconnu... naissance de hasard.

THIERRY. Ton état?

DANIEL. Je n'en ai pas.

THIERRY. Qui t'amène parmi nous?

DANIEL. La marmite que voici; j'étais sur la grande route, j'avais faim, je l'ai suivie comme une étoile bienfaisante, et elle m'a conduit...

THIERRY. Au gibet...

DANIEL. Miséricorde!...

THIERRY. Ah! tu t'es chauffé à notre feu, tu t'es couché sur notre paille, tu as aspiré l'air que Dieu nous accorde et les pensées qu'il nous envoie, et tu espères t'en retourner tranquillement vendre nos secrets aux païens de ton espèce!..

TOUS. A la corde l'espion!

DANIEL, *avec désespoir.* Pendu!...

THIERRY. Grippe-Tenaille! autour de cette poutre que tu vois là-haut, la cra-

vate de chanvre. (*A deux autres.*) Toi, en faction sur la route, et toi à la porte de l'auberge pour éloigner les importuns, ça dérange... (*Aux femmes et aux enfans qui se pressent pour mieux voir.*) Doucement donc... (*A Daniel qu'on a placé de force sous la poutre.*) Ah ça ! mon garçon, des procédés, des égards, ne nous fais pas trop laide grimace.

DANIEL. Vieil infâme !

THIERRY. Y sommes-nous, là-bas? Pour signal, trois coups dans la main. (*Moment de silence et d'anxiété.*) Un, deux !

(Daniel jette un cri et ferme les yeux, déjà le terrible Grippe-Tenaille élève le nœud coulant qu'il balance au-dessus de sa tête.)

THÉCLA, *s'élançant hors de la foule.* Arrête !

THIERRY. Que réclames-tu?

THÉCLA. Le maintien de nos priviléges ; il en est un, le plus précieux de tous, qui ne permet pas qu'on pende un homme chez nous sans avoir demandé s'il n'y a pas une femme qui en veut.

TOUTES LES FEMMES. Oui ! oui !

DANIEL, *rouvrant les yeux.* Sexe sensible et conservateur.

THIERRY. Force et puissance au privilége, puisqu'on en revendique l'exécution. Holà ! femmes ; y en a-t-il une parmi vous qui consente à tendre la main à ce pauvre diable? Approchez et voyez... un homme pour rien !... qui en veut?... personne?... Une fois, deux fois, trois fois !.. Ah ! pardieu, camarade, tu joues de malheur,... (*Se tournant vers Grippe-Tenaille.*) Adjugé! à toi Grippe-Tenaille.

THÉCLA, *s'avançant entre Grippe-Tenaille et Daniel.* Du tout... je le prends.

(Bravos et éclats de rire.)

DANIEL, *transporté.* Il était tems !

THÉCLA. Moi ou la corde, choisis.

DANIEL, *se jetant à son cou.* Ange du ciel ! à toi la préférence.

THIERRY. Dès lors, liberté et franchise pour Daniel Schufter ; amis, une place dans nos rangs au fiancé de la fille de Bohême.

THÉCLA, *mettant sa main dans la main de Daniel, qui s'agenouille avec elle devant Thierry.* Père, bénissez-nous.

DANIEL, *à part.* Je ne m'attendais guère à me marier aujourd'hui...

THIERRY. Théela, puisse ta nouvelle union être plus heureuse que les quatre premières !

DANIEL, *à part.* Veuve de quatre !

THIERRY. Toi, nouvel époux, puisses-tu jouir du repos qui a manqué à tes prédécesseurs. (*Mouvement d'effroi de Daniel.*) Et maintenant, de la main gauche, prends cette cruche d'argile que tu dois briser contre terre... autant de morceaux, autant d'années à passer ensemble.

DANIEL, *brisant la cruche, et comptant rapidement les morceaux.* Si je pouvais ne la casser qu'en deux... Dix-sept !

(Nouveaux éclats de rire.)

THIERRY, *à Daniel et à Thécla en leur imposant les mains sur le front.* Frère, elle est ta femme ; sœur, il est ton mari pour dix-sept ans.

THÉCLA. A la bonne heure, nous avons le tems de faire connaissance...

DANIEL. Oui, mon agneau. (*A part.*) Dix-sept ans, mon Dieu !

(Bruit dans le lointain, tout le monde remonte la scène et prête l'oreille.)

THIERRY. Le galop des chevaux ! ce sont les sbires de ce damné baron de Waldorf... Ah ! que lui ou quelqu'un des siens nous tombe un jour entre les mains.... Ils approchent ! non... les voilà qui changent de direction...

THÉCLA, *qui s'est approchée de la grille, regardant du côté opposé.* Un voyageur !

TOUS, *portant la main à leurs couteaux.* Un voyageur !

THIERRY. Imprudens ! un peu d'argent et quelques nippes à conquérir ! qu'est-ce que cela auprès de notre sûreté? nous sommes mal avec la police d'Allemagne, et les cavaliers rôdent aux environs. Un éclat nous perdrait ; retirons-nous donc sagement dans cette grange, et que nul ne bouge...

(Les Bohémiens entrent dans la grange.)

DANIEL, *immobile et absorbé dans ses réflexions.* Bohémien et mari ! deux mauvais métiers.

THÉCLA, *lui frappant sur l'épaule.* Eh !

DANIEL, *avec effroi.* Ma femme ! (*Elle lui présente deux enfans.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉCLA. C'est ma dot. Marche.

DANIEL. Déjà !

THÉCLA. Toujours.

(La scène reste vide un moment, puis on voit arriver par le fond un voyageur qui s'arrête à la grille et sonne. L'aubergiste tremblant sort de la maison, et avant d'aller à la grille s'approche avec inquiétude de la grange où sont les Bohémiens ; la porte de la grange s'entr'ouvre et Thierry allonge la tête.)

THIERRY, *à l'aubergiste.* Pas de trahison... ou bien...

(Le voyageur sonne de nouveau, la porte de la grange se referme sur Thierry et l'aubergiste effrayé va ouvrir.)

SCENE II.

CONRAD, L'AUBERGISTE.

CONRAD. Un gîte pour quelques instans...

L'AUBERGISTE. Si monsieur veut entrer dans l'auberge.

CONRAD. Non, ici, en plein air... près de cette table... un siége pour m'asseoir... et de quoi étancher la soif qui me brûle.

(L'aubergiste sort.)

SCENE III.

CONRAD, *seul*.

Trois heures à pied, seul, dévorant l'espace: De l'or pour des chevaux de poste, avais-je dit; et l'on m'avait répondu: Dans une heure! Une heure pour qui souffre et désire! (*L'aubergiste rentre apportant un pot de bière qu'il dépose sur la table.*) Dites-moi... ce sombre et vieux monument que j'aperçois là-bas à l'horizon, quel est-il?

L'AUBERGISTE. Le château de Rudenz.

CONRAD. Et là, plus près, sur le bord du lac?

L'AUBERGISTE. Le couvent d'Aarau.

CONRAD. Combien de distance?

L'AUBERGISTE Un mille.

CONRAD. Bien.

L'AUBERGISTE, *en s'en allant, jetant un dernier coup d'œil sur la grange.* Saint Côme, mon patron, le garantisse du voisinage!

(Il rentre dans l'auberge et s'enferme.)

CONRAD, *réfléchissant.* Un mille! d'ici au couvent, j'y serai à la nuit tombante... Mais, arrivé là, que ferai-je? comment s'ouvriront pour moi les grilles de cet odieux couvent. Oh! n'importe, ruse ou violence, j'emploierai tout.

(Il se dirige vers la tonnelle et va se placer auprès de la table; quelle est sa surprise de se trouver face à face avec un homme qui est entré pendant qu'il parlait à l'aubergiste! Cet homme, enveloppé d'un large manteau et la tête appuyée sur son coude, est assis les yeux fixés sur Conrad; à son approche, il se lève, le salue et se rasseoit en silence.)

SCENE IV.

CONRAD, L'INCONNU.

CONRAD, *poussant un cri de surprise et reculant d'un pas.* Encore lui! (*L'inconnu, sans répondre, lui fait signe de prendre place.*) N'est-ce pas vous que j'ai rencontré aux portes d'Aarau.

L'INCONNU. Oui.

CONRAD. Au village de Lidz?

L'INCONNU. Oui.

CONRAD. Au bourg d'Ettinguen?

L'INCONNU. Oui.

CONRAD. Et plus loin, lorsque je m'arrêtai incertain devant la route se partageant en croix, n'est-ce pas vous encore qui m'avez crié: A droite!

L'INCONNU. Oui.

CONRAD. Partout et sans cesse toi! Par quel motif? dans quel but? qui t'a ainsi jeté sur mes traces? qui te fixe à ma poursuite? la haine ou l'intérêt? qui es-tu? ennemi ou espion? réponds ou tremble!

L'INCONNU. La menace ne fait pas sortir les paroles de ma bouche ni le secret de mon cœur. J'en demande pardon au neveu du baron de Waldorf, au major Conrad de Waldorf.

CONRAD. Mon nom, tu connais mon nom!

L'INCONNU. Depuis vingt-neuf ans: vous avez, je crois, vingt-neuf ans. Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que nous suivons la même route... Vers 1718, nous sommes en 1746, au pied du maître-autel de la cathédrale de Vienne, était agenouillée, le front ceint de la couronne nuptiale, une jeune fille qui bientôt laissa tomber sa main dans la main de son fiancé; elle était Italienne, et s'appelait Camille d'Astero; il était Allemand, et s'appelait Fredrik de Waldorf... Camille sortit de l'église, belle de son bonheur et de sa riche toilette; un an plus tard, elle y rentrait pâle, souffrante, vêtue d'un habit de deuil, et dans ses bras portant au prêtre un enfant à faire chrétien. Cet enfant, c'était vous; Fredrik de Waldorf, mort au champ d'honneur, n'avait laissé à sa veuve qu'une tombe et un berceau.

CONRAD. Berceau entouré de tendresse et de soins! ma mère! comme elle usait ses jours et ses nuits à veiller sur ma faiblesse! avec quelle anxiété elle guidait mes premiers pas! avec quelle ivresse elle souriait à mes premiers embrassemens! Oh! qui que vous soyez, merci! merci! de m'avoir forcé à me retourner un instant vers ce passé où je retrouve et mes souvenirs d'enfance et la mémoire de ma mère... pauvre femme!

L'INCONNU. Oui, bien à plaindre, lors qu'avec l'âge elle vit naître et grandir dans son fils d'indomptables passions, lorsque l'enfant eut fait place au jeune homme et

que le jeune homme, brisant toute barrière, vint à se ruer vers un monde d'orgies et de débauches.

CONRAD. Assez ; pourquoi faire briller de nouveau à mes yeux la flamme de l'incendie qui brûla mes premières années.... Oh! c'est que je n'étais pas à moi, entendez-vous?... c'est qu'un démon sous la figure d'un ange m'avait volé mon ame; c'est qu'il y avait entre ma mère et moi... une femme que mon amour aveugle élevait au ciel.

L'INCONNU. Et que votre jalousie voulut ensevelir sous les voûtes des catacombes de Rome... où follement vous aviez résolu de mourir aussi.

CONRAD. Renversé sous les décombres, j'étais évanoui.... un miracle seul pouvait me sauver, et je suis encore à comprendre comment il se fit qu'en rouvrant les yeux, je me trouvai dans une voiture de poste qui sillonnait la route avec la rapidité de l'éclair. — Un homme, dont l'obscurité me dérobait les traits, était assis à mes côtés. — Où suis-je? lui criai-je. — Sur le chemin de Civita-Vecchia... un vaisseau vous y attend. — Où me conduit-on? — Dans les bras de votre mère.—Ma mère... puis une pensée me vint... Stella... morte... morte et moi vivant encore... le postillon restant sourd à mes cris, je voulus m'élancer hors de la voiture, mais un bras de fer me retint et un délire affreux s'empara de moi. Quand il se dissipa... j'étais embarqué, mon mystérieux compagnon n'était plus là ; mais une lettre était ouverte devant moi.

L'INCONNU. Et cette lettre vous apprenait que Stella, sauvée par le guide Mattéo qu'un remords de conscience avait ramené, était repartie pour Venise.

CONRAD. Oui, cette lettre me rendit quelque calme... Stella vivante, je pouvais vivre; Stella infidèle, je redevenais libre. Je continuai ma route, et depuis j'eus assez d'empire sur moi-même.

L'INCONNU. Pour oublier Stella?...

CONRAD. L'oublier... non... mais pour ne pas chercher à la revoir.

L'INCONNU. Depuis quatre ans qu'ainsi que vous elle a quitté Rome, nul ne sait ce qu'elle est devenue.

CONRAD. Par pitié, plus un mot sur elle. Plus un mot sur cette époque d'égarement et de folie...Vous me parliez de ma mère, je crois?...

L'INCONNU. Usée par le chagrin et la maladie, elle souffrait depuis long-tems. Un soir... c'était le 6 décembre 1743, (*Conrad frémit*) assis au chevet de son lit, votre main dans sa main, ému comme vous l'êtes en ce moment... vous l'écoutiez parler... Le médecin venait de sortir de la chambre et avait déclaré sa fin prochaine : « Mon fils, vous dit-elle, avant d'aller rejoindre ton père, je dois te remettre un dépôt sacré qu'il m'a confié et que je te confie à mon tour... Ce portefeuille (*mouvement de Conrad*), ce portefeuille contient deux lettres, l'une simple avec ces mots : «A mon fils;» l'autre double et scellée d'un double cachet, avec cette inscription : « A celui qui viendra la réclamer le jour de ton mariage... et toutes deux pour n'être ouvertes qu'alors. »

CONRAD. C'est vrai... et vous savez cela, vous, j'étais pourtant seul près de ma mère quand elle me tint ce langage, quand elle me remit ce portefeuille...

L'INCONNU. Que vous portez toujours là, sur votre cœur, selon l'ordre de votre mère, qui mourut en vous recommandant de ne jamais vous séparer de ce précieux talisman, auquel était attaché le bonheur de votre avenir.

CONRAD. Encore vrai!

L'INCONNU. Ah! votre mère avait raison.

CONRAD. Certes, oui! depuis ce moment j'ignore quelle secrète influence m'environne, quel mystérieux pouvoir me protége et me défend ; mais pas un de mes vœux qui ne s'accomplisse, pas une de mes entreprises qui ne soit couronnée du succès!.. Mon bonheur m'épouvante, et lorsque je viens à envisager tant de circonstances bizarres, tant d'événemens incompréhensibles, je me surprends quelquefois faible comme une femme... Ah! c'est que vous l'avez dit, ma mère était Italienne, ma mère entoura mon berceau de ses timides croyances. Ce ne fut pas seulement à Rome que se révéla pour moi cette protection puissante et secrète qui me couvre d'une égide impénétrable. Au combat de Laufelt, enivré de bruit et de poudre, je m'étais élancé au plus fort de la mêlée, à moi l'étendard ennemi, à moi... Déjà j'avançais la main pour saisir ma conquête, une lance m'arrive droit à la poitrine; mais plus prompt que le bras qui menace, un bras qui me sauve détourne le coup, et, blessé lui-même, mon libérateur fuit et disparaît, emporté par le tourbillon de la bataille... Une autre fois, c'était à Vienne, pendant la nuit... le feu... un horrible incendie... surpris dans le sommeil, j'allais périr, mon sauveur m'apparut encore.... Oh! mais cette nuit-là sa main avait rencontré la mienne, et s'il me cacha obstinément son visage, du moins me fut-il pos-

sible de faire passer à son doigt, comme un gage de reconnaissance, l'anneau que je portais au mien.

L'INCONNU, *ôtant son gant*. Voici l'anneau. (*Découvrant son bras.*) Et voici la blessure.

CONRAD. Quoi!... vous seriez?..

L'INCONNU. Un ami qui vient à votre secours... comme il y vint à Rome, à la bataille de Laufelt, et à l'incendie de Vienne. Vous aimez Mlle Mathilde de Sarnen, qui, par l'entêtement ridicule du vieux comte de Sarnen, son père, doit entrer aujourd'hui au couvent d'Aarau... Mathilde vous a écrit aussitôt, et, sans rien calculer d'avance, vous êtes parti décidé à l'arracher de sa retraite... Imprudent! ignorez-vous que d'autres ont tenté de pénétrer dans ce redoutable et mystérieux couvent. — Au lever du soleil on trouvait leur cadavre au pied des hautes murailles.

CONRAD. Je sais qu'à tout prix j'enlèverai Mathilde de cette retraite dont on raconte des choses étranges...

L'INCONNU. Oui, à peine entrée au couvent d'Aarau, pas une jeune fille dont la tête ne se trouble et dont les souvenirs ne s'effacent; pas une qui n'oublie tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle a aimé.

CONRAD. Oublié de Mathilde!... mais cette enfant a mis en moi toutes ses espérances de bonheur! son amour chaste et pur peut seul ranimer ce cœur qu'a flétri l'amour brûlant et menteur de Stella! et je la perdrais, elle Mathilde! Oh! non: il n'est pas de danger que je ne brave, pas de barrière que je ne renverse, pour arriver jusqu'à elle.

L'INCONNU, *souriant*. Et pourtant vous ne m'avez pas encore demandé le moyen de pénétrer dans le couvent.

CONRAD, *surpris*. Vous le connaissez; mais quel homme êtes-vous donc?

L'INCONNU. Prenez ce manteau, ce masque, et ce rosaire; vous n'avez point d'armes, prenez aussi ce poignard.

CONRAD. Soit.

L'INCONNU, *lui remettant le poignard*. Enveloppé du manteau et masqué, vous irez à dix heures heurter à la petite porte qui donne sur les jardins du couvent... elle s'ouvrira; vous montrerez ce rosaire (celui de l'abbesse Marie de Rudenz.) Vous le montrerez, et l'on vous introduira sur-le-champ.

CONRAD. Dis-tu vrai?

L'INCONNU. Vous me convaincrez de mensonge, s'il y a lieu, lorsque vous serez de retour de la ville d'Aarau.

CONRAD. Le rendez-vous?

L'INCONNU. Chez le comte de Sarnen, le jour de votre mariage avec sa fille.

CONRAD. Mathilde, ma femme! ah! c'est alors que je te bénirai.... demande, demande alors tout ce qu'il te faudra pour récompense.

L'INCONNU. Nous ouvrirons ensemble ce jour-là le portefeuille que vous a laissé votre mère... La nuit approche et vous n'avez pas de tems à perdre pour arriver au couvent.... séparons-nous.

(Ici Thierry entr'ouvre la porte de la grange.)

THIERRY, *à part*. Ils sont encore là...

L'INCONNU. Ah! j'oubliais... en sortant du couvent, cet attirail que je vous prête, et qui pourrait vous faire reconnaitre.... vous le déposerez...

CONRAD. Où?

L'INCONNU. Sous un banc de pierre, près de la porte. Bonne chance, monsieur de Waldorf...

THIERRY, *avec joie*. Waldorf! (*Il entre précipitamment dans la grange.*) Si la maréchaussée nous le permet, il n'ira pas loin.

CONRAD, *sur le seuil de la grille*. Tu ne partiras pas sans que tu m'aies dit ton nom.

L'INCONNU, *s'enveloppant du manteau de Conrad: lui serrant la main*. Cagliostro!

(Conrad un moment surpris s'éloigne du côté opposé à celui par lequel a disparu Cagliostro.)

THIERRY, *reparaissant suivi de ses bohémiens*. C'est un Waldorf!

TOUS. Un Waldorf!

THIERRY, *montrant le chemin qu'a pris Conrad*. En route.

(Sortie générale.)

Deuxième Tableau.

LE COUVENT.

Le parloir du couvent, occupant deux plans. A gauche une fenêtre, et à droite une porte. Un prie-dieu recouvert, ainsi qu'un grand fauteuil gothique, d'une housse noire. Au fond, une boiserie sculptée, que le tems a noirci. Les sculptures sont d'un style sévère. De grosses colonnes, à droite et à gauche, soutiennent la voûte de ce parloir, dont l'aspect général est triste et sévère.

SCENE PREMIERE.

MARIE DE RUDENZ, *devant son prie-dieu.*

Supérieure du couvent d'Aarau! moi! Je l'avais promis à Dieu, et le péril passé, je m'en suis souvenu. Stella n'est plus, et Marie de Rudenz, vouée à l'obscurité du cloître, a voulu mourir en Allemagne, près des lieux qui l'avaient vu naître. (*Allant a la fenêtre.*) Le voilà ce château de Rudenz, où s'écoula mon enfance; cette antique demeure de mes pères, dont je suis à jamais exilée. Rien que ce lac entre ce château et moi, et ne pouvoir traverser ce lac, sans qu'à l'autre rive se présente, debout sur le seuil du manoir paternel, et un testament à la main, l'odieux parent que le ressentiment de ma famille a doté de ma ruine. Henri qui me hait et me méprise; Henri qui, propriétaire aujourd'hui de ce château, m'en interdit l'entrée. Une nuit pourtant, suivie de Léna, j'ai pu, par un chemin creusé dans le roc, connu de moi seule à présent, pénêtrer jusque dans la vieille tourelle que j'ai si long-tems habitée; j'ai revu la chambre de ma mère, mais je n'ai pu prier sur son tombeau, car il eût fallu traverser le pont-levis, seule voie de communication entre la tourelle et le château, et les chaînes de ce pont-levis étaient brisées... Henri! Henri! je n'oublierai jamais que tu m'as chassée de Rudenz. (*Quelqu'un entre.*) Ah! c'est toi, Léna.

LÉNA. Les ordres que vous avez donnés pour la réception de la jeune novice que vous attendez, de Mlle de Sarnen, sont exécutés. Voic' vos lettres.

MARIE. Donne. Pas une de Vienne. Cagliostro; il prendra pour venir toutes les précautions que je lui indiquais : le masque, à dix heures, ce soir. Bien. De mon cousin Henri; il m'apprend que, pressé par ses créanciers, il se voit contraint, pour me payer la faible part d'héritage que la loi m'accorde, de vendre le domaine de notre famille. Vendre le château de Rudenz! Et pas une lettre de Vienne... Pas de nouvelles de Conrad... Oh! ils me les font attendre bien long-tems... Tu ne comprends rien aux paroles insensées qui m'échappent. C'est qu'à toi, ma bonne Léna, à qui j'ai tout confié, qui connais toutes les actions de ma vie, bonnes ou mauvaises, j'avais pourtant caché l'indigne faiblesse dont je rougis moi-même. Méconnue, abandonnée de Conrad, qui m'a oubliée, séparée de lui par des vœux éternels, je n'ai pu chasser son souvenir. Dans cette retraite mystérieuse, où ma vie s'éteindra, étrange et bizarre comme elle a commencé; quand là, prosternée, je prie, les mots sont sur mes lèvres, mais la foi n'est pas dans mon cœur. C'est à Dieu que je parle, c'est à Conrad que je pense.

UNE NONNE. Pour madame la supérieure.

LÉNA. De Vienne.

MARIE. Ah! enfin. Dieu me punisse d'un transport qui l'offense. Je suis heureuse, bien heureuse, il a repris du service. Il était dernièrement à Vienne, et maintenant il habite la ville d'Aarau : si près de moi! Une autre femme; il aime une autre femme. Son nom... rien... rien... Ils ne me disent pas son nom... Oh! quelle qu'elle soit je la connaîtrai... Je veux savoir.... j'irai moi-même...

LÉNA. Vous?

MARIE. Je n'ai pas manqué à mes sermens... Et tant que je vivrai, Conrad ne manquera pas aux siens. Qui me retiendrait? mes vœux?... Dieu ne les a pas reçus, puisqu'il n'a pas éteint dans mon cœur cet amour qui le brûlait. Ici, d'ailleurs, je l'offense chaque jour, ce Dieu; pour tromper mes souvenirs, ne m'étais-je pas créé dans ce couvent un monde pareil à celui que j'avais quitté? Mes vœux. Dieu m'ordonne de les enfreindre... Au nom de Conrad, c'est Dieu qui m'appelle hors de ce cloître que je déshonore.

LÉNA. Et le monde.

MARIE. Je ne lui dois compte que de Marie de Rudenz, supérieure d'Aarau ! Marie de Rudenz, morte pour lui, Stella peut revivre.

LÉNA. Je ne vous comprends pas.

MARIE. Espérant toujours que mes agens découvriraient les traces de Conrad, il m'était venu une de ces idées que le délire apporte, et qui survivent au délire ; un de ces rêves que le réveil n'efface pas, car il y a là souvent une inspiration du ciel ou de l'enfer. Il existe, m'a-t-on dit, des breuvages qui procurent un sommeil si profond, que l'ange de la mort lui-même se tromperait à la vue du corps étendu sur son lit de parade. Me comprends-tu maintenant?

LÉNA. Un pareil projet...

MARIE. Il me fallait, pour l'exécuter, la nouvelle que tu m'apportes, et l'arrivée d'une personne que j'attends. Ecoute, car le moment est venu de me prouver un dévouement sans bornes. Violant la règle du couvent, et au mépris de la loi qui punit de mort tout homme qui oserait s'introduire ici, un étranger, la figure cachée sous un masque, se présentera à dix heures à la petite porte du jardin, où toi seule tu l'attendras. Il te remettra, pour se faire reconnaître, un rosaire, le mien que je lui ai envoyé.

LÉNA. Quel est cet homme?

MARIE. Celui qui doit me donner ce breuvage dont je te parlais tout à l'heure, Cagliostro, enfin.

LÉNA. Cagliostro!... un sorcier!

MARIE. Cagliostro n'est qu'un homme comme les autres hommes. La nature, qu'il interroge avec persévérance, lui a révélé des secrets surprenans, sans doute, mais qui n'ont rien de merveilleux ; appréciant sa supériorité, Cagliostro s'amuse aux dépens de ceux qui, comme toi, croient à sa puissance satanique. Léna, je compte sur ton amitié; songe que je ne puis me confier qu'à toi.

LÉNA. Je serai à dix heures à la petite porte du jardin.

MARIE. Si Cagliostro ne trompe pas mon espoir, demain je serai libre; demain je verrai Conrad, et je connaîtrai cette femme qui m'a remplacée dans son cœur.

(La première nonne sort, et rentre suivie de Mathilde et d'autres nonnes.)

SCENE II.

MARIE, UNE NONNE.

UNE NONNE. Ma mère, mademoiselle Mathilde de Sarnen vient d'arriver au parloir.

MARIE. Elle peut entrer. Laisse-moi, Léna. (*Léna baise la main de Marie et sort.*) Encore un jour de contrainte.

PREMIÈRE NONNE, *montrant Marie.* Ma sœur, voici notre mère.

MATHILDE, *avec un sourire.* Votre sœur!.. Pas encore!... (*Avançant avec respect, mais avec résolution.*) Madame la supérieure voudra-t-elle bien m'accorder quelques momens d'entretien?...

MARIE. Je vous écoute, mademoiselle.

MATHILDE. C'est que... je désirerais ne parler qu'à vous...

MARIE, *aux nonnes.* Retirez-vous.

(Les nonnes sortent.)

SCENE III.

MARIE, MATHILDE.

MARIE. Parlez, maintenant.

MATHILDE. D'abord, madame, laissez-moi vous demander toute votre indulgence : je vais vous faire entendre un langage qui vous semblera bien étrange, peut-être ; je n'oublierai pas cependant le respect qui vous est dû. Madame, je pense que l'offre volontaire de toute l'existence d'une jeune fille qui se dévoue à la retraite peut être agréable à Dieu ; mais quand c'est par la violence qu'on la jette aux pieds des autels, quand son front porte impatiemment un voile que ses mains voudraient déchirer ; quand, sous l'humble habit de novice, son cœur bondit de colère et d'indignation, et que de ses lèvres s'échappent sans cesse des plaintes ou des regrets, certes, Dieu doit rejeter ses prières menteuses, et détourner d'elle ses regards. Ce n'est plus alors une de ces saintes filles qui, sur la terre, font croire aux anges du ciel ; c'est une victime qu'on immole par le droit que donne la force ; pour cette infortunée, le temple du Seigneur est un lieu d'exil; les vœux qu'on lui impose, des chaînes odieuses; sa cellule une prison, souvent un tombeau!... Une de mes compagnes aussi fut entraînée au couvent. Dans le monde, rien n'eût manqué à son bonheur. Elle était jeune, riche et belle ; elle aimait, elle était aimée, et elle mourut à seize ans! Comme

elle j'aime et je suis aimée... Comme elle on veut m'arracher au monde; mais, plus forte qu'elle, je lutterai pour reconquérir cette liberté, ce bonheur qu'on m'enlève. Enfin je vous le jure, madame, sur ce Dieu qui m'écoute et me pardonne, car c'est un Dieu de miséricorde; jamais Mlle de Sarnen ne sera sœur Mathilde de la communauté d'Aarau!

MARIE, *à part.* Pauvre fille! Demain tu seras libre aussi. (*Haut.*) Ma chère enfant, votre franchise me plaît, sans que votre résolution m'effraie, car vous en changerez.

MATHILDE. Oh! jamais.

MARIE, *souriant.* Nous verrons cela.

MATHILDE, *se rapprochant.* Madame, je m'étais armée de courage, parce que je croyais trouver en vous froideur ou cruauté. En m'écoutant tout à l'heure, vos regards s'arrêtaient sur moi sans colère... En ce moment encore votre sourire est plein de douceur et de bonté. Oubliez les expressions blessantes qui ont pu m'échapper; oubliez la jeune fille impatiente et hardie qui menaçait de résistance et d'évasion; ne voyez plus qu'une enfant qui vous demande à genoux de la rendre au monde, à celui qu'elle aime, et qui mourrait de douleur... Oui, madame, il en mourrait et moi aussi... Oh! renvoyez-moi!... renvoyez-moi! et je vous bénirai, et je prierai avec ferveur; vous ferez ainsi de la pauvre Mathilde la plus heureuse des femmes, et cela vaut mieux, ce me semble, que d'en faire une mauvaise religieuse!...

MARIE. Tu l'aimes donc bien, ton fiancé?

MATHILDE, *baissant les yeux.* Lui!... Oh! madame, autant qu'il m'aime!

MARIE. C'est un gentilhomme? Et il porte un grand nom, sans doute?

MATHILDE. Un noble nom: Conrad de Waldorf!...

MARIE, *se levant.* Qu'as-tu dit!... Conrad!...

MATHILDE, *se levant.* Vous le connaissez?

MARIE. Moi!... (*A part.*) La fiancée de Conrad!.... Elle! Oh! il ne la reverra plus! (*Haut.*) Mathilde... oubliez votre amour; plus de regret du passé, plus d'espoir dans l'avenir!... Vous m'appartenez maintenant...

MATHILDE. Madame...

MARIE. Demeurez.... Quelques instans vous sont accordés pour rejeter loin de vous les pensées et les souvenirs de ce monde, où vous ne devez plus rentrer.

MATHILDE. Mais...

MARIE, *lui montrant le prie-dieu.* Priez! (Elle sort.)

SCENE IV.

MATHILDE, *seule.*

Est-ce un rêve! Cette femme qui s'éloigne est-elle bien celle qui m'écoutait tout à l'heure! Quel changement! et moi qui espérais en elle! Comme à l'instant son front est devenu sévère!... Mon Dieu! que va-t-on faire de moi?... Je les ai menacées de tromper leur vigilance.... de fuir!... elles vont m'enfermer, m'enterrer vivante dans un cachot peut-être!... Que je suis malheureuse!... Oh! mon père!... n'avoir qu'un enfant et lui dire: A seize ans tu mourras, car je te déshérite du bonheur et de la liberté!... Mourir! mourir si jeune, et quand l'avenir était si beau?... N'ai-je pas entendu... c'était de ce côté.... Non.... rien.... rien encore!... Qui me sauvera?... Conrad!... oui, Conrad a reçu ma lettre... Conrad a tout bravé. Il est là peut-être prêt à me défendre, à me sauver! (*La lampe s'éteint.*) Ah! quelle obscurité!... on veut m'effrayer, sans doute!... mais il est là!... (*Appelant à mi-voix.*) Conrad!... Conrad!... Non... seule... je suis seule. (*Ici, dix heures sonnent à l'horloge du couvent.*) Dix heures... si tard... Oh! cette nuit! cette nuit profonde qui m'entoure... me glace... (*On entend une musique et des chants lugubres.*) J'ai froid! j'ai peur!...

(Elle se blottit contre le prie-dieu; Marie paraît précédée de douze religieuses, couvertes de voiles noirs et portant chacune une torche.)

SCENE V.

MARIE, MATHILDE, RELIGIEUSES.

(Deux religieuses ont été prendre Mathilde, qui, tremblante, les a suivies. On la conduit au milieu d'un cercle formé par les religieuses. Là, elle tombe à genoux; le chœur cesse.)

MARIE. Qu'as-tu donc fait de ton courage et de ta résolution?

MATHILDE. Oh! grâce! grâce!

MARIE. Arrachez-lui ces ornemens profanes qui chargent son front! que le voile noir les remplace!

(On jette un voile noir sur Mathilde.)

MATHILDE. Pitié!

MARIE, *s'approchant.* Mathilde, la crainte est dans ton cœur maintenant, et ta fierté s'humilie! C'est bien; mais ce Dieu qu'on t'a appris à redouter, je veux t'ap-

prendre à l'aimer... Enfant, ne crains plus! regarde!

(La boiserie du fond se sépare: la décoration change d'aspect sans changer de place; les chapiteaux des colonnes s'ouvrent et laissent voir des lustres chargés de bougies; au fond apparaît une salle de festin richement illuminée; là, sont rangées de jeunes nonnes, vêtues de blanc, portant toutes une ceinture bleue, un rosaire d'or, et à la main un bouquet de roses. Une table est servie, où brillent l'or et le cristal. La musique, toujours religieuse, est devenue douce et gracieuse. Quatre jeunes nonnes s'emparent de Mathilde, lui ôtent le voile noir et lui attachent la ceinture bleue et le rosaire d'or. Mathilde est éperdue de ce qu'elle voit.)

MATHILDE. Mon Dieu! mon Dieu! (*Elle court à Marie.*) Ma mère, est-ce un rêve?

MARIE. Tu le vois, Mathilde, en échange de cet amour que ton Dieu te demande, c'est le bonheur qu'il te donne. Les prières qui de ce couvent s'élèvent jusqu'à lui sont toujours pures et calmes, car ici les cœurs sont heureux et reconnaissans; si Dieu te retire ta liberté, c'est par de douces chaînes qu'il m'ordonne de te retenir. Oublie le monde; ta nouvelle famille, la voilà, elle t'appelle... elle ne demande qu'à te chérir... Plus de regrets, plus de larmes... Enfans, Mathilde est votre sœur! (*A part.*) Conrad! je te l'enlève!

(Elle va entraîner Mathilde au fond; un grand bruit se fait entendre, les jeunes filles font toutes un mouvement et jettent un cri d'effroi.)

TOUTES. Un homme!

MARIE, *remontant.* Téméraire!

(Un homme couvert d'un masque et d'un manteau paraît; il tient à la main un rosaire qu'il montre à Marie.)

MARIE, *aux religieuses.* Sortez!

(Toutes les jeunes filles et Mathilde s'éloignent lentement en jetant sur l'étranger des regards curieux.)

SCENE VI.

MARIE, CONRAD.

CONRAD, *qui est resté immobile à sa place les yeux attachés sur Marie.* C'est bien elle!

MARIE. Imprudent! pénétrer jusqu'ici! mais celle que j'avais chargée de vous servir de guide avait ordre...

CONRAD. Ni celle-là, ni toute autre n'aurait pu m'empêcher de faire ce que j'ai fait...

MARIE, *après un moment de silence.* C'est étrange! en présence de cet homme, j'éprouve un trouble! Oh! le prestige de son nom, sans doute! Folle que je suis. (*Haut.*) Cagliostro! j'ai peu de tems à vous donner; d'ailleurs votre présence ici, qui devait rester secrète, est un sacrilége.. vous savez quel service j'attends de vous.... Dans ma lettre, je vous demandais un breuvage.

CONRAD. Qui pût vous donner l'oubli du passé, n'est-ce pas?... En effet, les souvenirs de Stella de Venise doivent peser à Marie de Rudenz.

MARIE. Quelle voix!

CONRAD. Et pourtant, en promenant ses regards sur ces riches peintures, ces lustres, ces fleurs qui vous environnent, on pourrait se croire non pas au couvent d'Aarau, mais encore au palais Cellani.

MARIE, *dont l'agitation augmente.* Au palais Cellani.

CONRAD. Mieux vaut, je pense, vous rappeler Venise que Rome!

MARIE. Rome!... mais qui es-tu donc, toi qui viens réveiller toutes mes douleurs?

CONRAD. Est-elle à ce point oubliée, la voix qui fit retentir les voûtes des catacombes romaines des mots de parjure et d'infâme?

MARIE. Ah!... (*Lui arrachant son masque.*) Conrad!

CONRAD. Stella!

MARIE. Oui... c'est que c'est bien lui, Conrad dont la pensée ne m'a jamais quittée, Conrad dont je maudissais l'absence et dont je bénis le retour, dût-il m'apporter encore un supplice nouveau. Conrad!

CONRAD. Stella! supérieure du couvent d'Aarau! Stella, sous le nom de Marie de Rudenz.

MARIE. Ce nom était le mien; je l'ai repris. Repoussée, abandonnée par toi, j'ai offert à Dieu cet amour que tu avais méconnu, ne lui demandant, pour prix de tout ce que j'avais souffert, que la grâce de te voir, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure! Dieu me l'a accordée, cette grâce; te voilà près de moi, Conrad, et je puis te dire: tu as été le plus injuste des hommes; ta jalousie était insensée... Cette lettre qui m'absout, je l'ai gardée, certaine que le ciel enfin nous mettrait en présence l'un de l'autre; je l'ai gardée, non pas dans l'espoir de retrouver le bonheur que j'ai perdu, mais dans l'espoir de ne pas mourir chargée du mépris du seul homme que j'aie aimé dans ce monde... Cette lettre..

CONRAD, *froidement.* Est inutile maintenant.... Si tu fus coupable, Stella, je te pardonne; si tu es innocente, Dieu te vengera; car je ne puis plus rien réparer. Mais à quoi bon se rejeter en arrière? le tems marche, et l'oubli qui l'accompagne ne laisse rien après lui!...

MARIE. L'oubli!... l'oubli de tes sermens.

CONRAD. Assez... ce n'est ni pour Stella Cellani, ni pour Marie de Rudenz, que je suis ici...

MARIE. Ah!... ah!... oui!... je me souviens... pour Mathilde.

CONRAD. Mathilde... ma fiancée... qu'au mépris de mille morts, je serais venu chercher... Mathilde, que tu voulais m'enlever sans doute, et que tu vas me rendre...

MARIE. Jamais!...

CONRAD, *avec une fureur qu'il contient à peine.* As-tu donc oublié... qu'il n'y a pas une volonté humaine qui ne se brise en se heurtant à la mienne?... Tu ne me connais donc plus, Marie?...

MARIE. Et comment te méconnaître, Conrad!..... Voilà bien ton regard menaçant! te voilà tel que tu m'apparus dans les souterrains de Rome... Alors, tu m'as trouvée faible et tremblante; alors tu m'as pu fouler aux pieds, je ne résistais pas..... je ne te demandais ni grâce ni merci!..... Tu ne voulais que ma vie, et ma vie, sans ton amour, m'était odieuse!..... mais aujourd'hui.... c'est ma rivale que tu me redemandes..... ma rivale, que je tiens en mon pouvoir!..... Conrad!..... je ne te la rendrai que morte!...

CONRAD. Prends garde, Marie!... pour revoir Mathilde, j'aurais donné tout mon sang! pour la sauver, je n'épargnerais pas le tien!... Si elle meurt... tu mourras!...

MARIE. Eh bien!.... c'est un pacte conclu...

CONRAD. Que dis-tu?

MARIE. Pour sa vie, la mienne..... j'y consens!.... t'enlever ma rivale et mourir de ta main... C'est du bonheur encore, et je n'en espérais plus.

(Elle veut remonter.)

CONRAD. Arrête!..... tu es en délire..... Marie.... Marie.... je ne menace plus, je supplie.

MARIE. Tu me supplies... de te rendre Mathilde... mais si je devais mourir avant elle..... Dieu permettrait un miracle, et mon ombre, sortie du cercueil comme celle du cardinal Petrucci, dont tu sais si bien la redoutable histoire, mon ombre sanglante se placerait entre Mathilde et toi. Fût-ce au pied des autels, je l'arracherais de tes bras. A mon tour, Conrad, de me venger; à mon tour de t'appeler parjure et infâme.

CONRAD, *la retenant avec force.* Dans tes yeux, je lis l'arrêt de Mathilde..... tu ne sortiras pas?

MARIE. Crois-tu donc la sauver en me fermant le passage?.. nous ne sommes plus à Rome! ce n'est plus à moi de prier et de craindre, ce n'est plus à moi de crier grâce; c'est moi qui maintenant tiens la mort suspendue sur ta tête, insensé!..... Tu ne sais pas quelle est ma puissance ici... tu ne sais pas que tout m'obéit..... tout! jusqu'à ce marbre que tu foules du pied! retiens-moi, si tu veux, dans cette salle; mets sur mon cœur la pointe de ce poignard; moi, je n'ai qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, et Mathilde va mourir, là, sous tes yeux!...

CONRAD. Mensonge!...

MARIE. Tu doutes! eh bien! je vais l'appeler.... c'est là qu'elle passera pour venir jusqu'à moi, regarde!.... (*Elle pousse un ressort: les pierres qui forment le seuil de l'entrée du fond se meuvent et disparaissent.*) Ceci vaut bien les catacombes de Rome? Je prends ma revanche.

CONRAD. Horreur!

(A un mouvement de Marie, les pierres remontent et se rejoignent.)

MARIE, *la main sur le ressort.* Sa vie pour la mienne, je te l'ai dit... (*Appelant.*) Mathilde!

CONRAD. N'appelle pas!

MARIE. Tais-toi, démon! tais-toi!..... (*Conrad entendant venir.*) C'est elle!...

MARIE, *avec joie.* Elle vient! tu ne la sauveras pas, Conrad.

CONRAD, *éperdu et le poignard à la main.* Oh!...

MARIE. Math...

CONRAD, *ne la laissant pas achever.* J'étoufferai ta voix!

(Il la frappe de son poignard; elle tombe sur le prie-dieu.)

CONRAD, *se baissant et plaçant la main sur le cœur de Marie.* Morte!...

(Au cri qu'a jeté Marie, les religieuses, que précède Mathilde, se pressent à l'entrée du parloir.)

LES RELIGIEUSES, *voyant Marie.* Au meurtre! au meurtre!

CONRAD, *qui a remis son masque.* Arrière!...

(A son aspect, toutes les religieuses reculent épouvantées. Mathilde surtout est au comble de l'effroi, et pourtant elle cherche à reconnaître Conrad. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE BAL.

Un petit salon occupant les trois premiers plans; à droite et à gauche, riches panneaux en tapisseries; à gauche, une cheminée avec pendules, candélabres, etc. Meubles élégans; au quatrième plan, galerie circulaire, escalier conduisant à une immense salle de bal, que couronne la galerie et qui étincelle de lumières. On entend la musique du bal; des masques élégans montent et descendent l'escalier ou se promènent dans la galerie circulaire, en paraissant admirer la salle inférieure où le bal se donne; le comte de Sarnen et Henri de Rudenz, en grand uniforme, remontent de la salle du bal.

SCENE PREMIERE.

SARNEN, HENRI.

SARNEN. Ah! respirons un peu! mon cher monsieur de Rudenz, on étouffe dans cette salle; j'espérais que le bal commencerait plus tard, mais tous mes invités ont devancé l'heure.

HENRI. Quel luxe? quelle magnificence, mon cher comte!

SARNEN. Ce sont mes adieux au monde; ce soir, pendant la fête, je signe le contrat de mariage de ma fille, et demain je quitte ma résidence de Sarnen, pour aller habiter, avec Mathilde et M. de Waldorf, le château de Rudenz, que vous m'avez vendu...

HENRI. Heureux Waldorf! mais voyez donc avec quelle grâce mademoiselle de Sarnen fait les honneurs du bal. Décidément pour votre charmante fille comme pour moi, Marie de Rudenz, ma belle cousine, ne pouvait mourir plus à propos. Mademoiselle Sarnen doit à cette mort inattendue sa liberté, son mariage... moi 20,000 florins que j'étais à la veille de compter à la noble supérieure d'Aarau, et dont j'hérite.

SARNEN. Savez-vous, monsieur de Rudenz, que c'est un événement fort étrange que celui-là?

HENRI. Oh! Marie de Rudenz ne pouvait sortir de ce monde par la porte commune; sa vie avait été trop agitée, trop bizarre. Après l'avoir vue dignitaire de l'église, rien d'elle ne pouvait plus me surprendre. A sa mort, on espérait pénétrer enfin dans son mystérieux couvent, et découvrir là des choses étranges; mais, le jour même où Marie fut descendue devant moi dans les caveaux de la chapelle, le feu dévora le saint édifice, et l'on ne put rien sauver, rien, pas même le trésor de la communauté, qu'on disait fort riche, et qu'on chercha vainement sous les ruines fumantes...

SARNEN. Et depuis, n'avez-vous pas entendu parler d'apparitions au milieu de ces ruines?

HENRI. Oui, c'est, dit-on, l'ame en peine de la supérieure qui vient demander justice de son meurtrier! Dans notre bonne Allemagne, nous aimons le surnaturel, le fantastique, les contes les plus absurdes sont ceux que nous accueillons avec le plus de faveur; mais, en conscience, celui de la *Nonne sanglante* n'est bon que pour les enfans, les femmes; et pardonnez-le-moi pour votre gendre futur, qui persiste à se singulariser... Ce pauvre Conrad ajoute foi à de pareils bruits! Ah! ah!

SARNEN. Pas de nouvelles plaisanteries à ce sujet, je vous en conjure.

HENRI. Ah! vous vous souvenez de la mauvaise querelle qu'il me fit à votre dernière assemblée... rassurez-vous, il faut de l'indulgence pour les fous. Je rirai donc tout bas, mais je rirai de lui et de son ami le comte de Cagliostro, ce prétendu sorcier, ce presque démon qui doit, m'avez-vous dit, vous être représenté ce soir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le major Conrad de Waldorf.

SCENE II.

HENRI, SARNEN, CONRAD, *suivi d'un valet portant une riche corbeille*.

HENRI. Arrivez donc, monsieur le major...

SARNEN, *allant au devant de Conrad, qui s'avance vers lui, après avoir salué*. Ah! vous êtes en retard!

CONRAD. Mille pardons, monsieur...

SARNEN, *montrant la corbeille*. Voilà qui vous les vaudra tous..... Mathilde, compte

les minutes ; je vais la prévenir de votre arrivée ; comme ce ne sera pas chose facile de la trouver dans cette foule, M. Henri voudra bien m'accompagner.

HENRI. Comment donc! tout à vos ordres, mon cher acquéreur... (*A Conrad.*) Décidément, monsieur le major, je ne vous reconnais plus!... pourquoi ce front triste et pâle? la gaîté est la compagne du bonheur, et vous allez être bien heureux.

SARNEN. Je vous attends.

HENRI, *s'en allant, bas à Sarnen.* On dirait de notre docteur Faust sous l'influence de Méphistophélès.

SCÈNE III.

CONRAD, *puis* CAGLIOSTRO.

CONRAD. Heureux! oui, ils doivent me croire heureux... ils ne savent pas ce que je souffre... pourtant ce que j'ai fait, tout homme l'eût fait à ma place..... Mathilde allait périr sous mes yeux..... Marie n'aurait pas fait grâce... Oh! n'importe? c'est une horrible action que celle-là! Marie, froide, inanimée, est toujours là devant moi, à mon oreille retentit toujours sa terrible menace : « Si je mourais avant elle, Dieu permettrait un miracle, et mon ombre, mon ombre sanglante viendrait se placer entre vous deux.. » Quand ces pensées m'assiégent, je suis faible comme un enfant, j'ai peur... peur!... malheur au premier qui le devinera ! Mathilde va venir... Mathilde, qui soupçonne et dont le regard est maintenant attaché sur le mien ; un jour mes terreurs me trahiront.... Ah! qui me rendra de la force..... qui me sauvera?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le comte de Cagliostro!

CONRAD, *apercevant Cagliostro qui est entré.* Cagliostro!

CAGLIOSTRO. Je suis exact au rendez-vous pris il y a un mois; c'est ce soir qu'on célèbre vos fiançailles et me voilà... vous avez de votre côté fidèlement suivi mes instructions... j'ai retrouvé à l'endroit indiqué le manteau, le masque... mais le poignard manquait.

CONRAD. Silence, monsieur!

CAGLIOSTRO. Je sais tout ce qui s'est passé.

CONRAD. Si vous avez réellement le don de la double vue, pourquoi m'avoir donné ces moyens de pénétrer dans cet odieux couvent?

CAGLIOSTRO. Si je vous les eusse refusés, vous auriez commis quelque imprudence, et vous seriez, à l'heure qu'il est, froid et glacé comme Marie de Rudenz.

CONRAD. Oh! ne prononcez pas ce nom!

CAGLIOSTRO. Soit, oublions-le..... ne pensons plus qu'à la belle Mathilde, que je vous avais promise, et qu'on vous donne.

CONRAD. Mathilde! ah! elle était là..... la première elle s'élança entre Marie et son assassin.

CAGLIOSTRO. Vous étiez masqué... elle ne peut avoir de certitude.

CONRAD. N'est-ce pas assez du soupçon.. il suffira pour détruire tout mon bonheur.. Mathilde à présent craint ma présence, sa main évite la mienne; puis quand on raconte la terrible nuit d'Aarau, ses yeux ne quittent pas mon visage, et son regard n'est plus celui d'une amante... c'est celui d'un juge qui cherche à confondre le coupable..... elle n'a pas seule remarqué mon trouble et mon agitation; chacun s'en étonne, en cherche la cause, et il suffirait d'un éclair pour les mettre tous sur la trace de la vérité, et je le sens, mon ami, je me perdrais moi-même.

CAGLIOSTRO. J'avais prévu tout cela, monsieur de Waldorf!... vous savez que mes promesses ne sont pas vaines. Eh bien! tout à l'heure, Mathilde, redevenue confiante et heureuse, se rapprochera de vous le repentir dans les yeux, le sourire sur les lèvres, et sa main ira chercher la vôtre.

CONRAD. Si vous faites cela!

CAGLIOSTRO. Vous serez un homme heureux?... et n'est-ce pas à ce but que depuis trente ans tendent tous mes vœux, toutes mes actions... On vient!

CONRAD. C'est Mathilde.

CAGLIOSTRO. Comptez sur moi.

SCENE IV.

LES MÊMES, MATHILDE, SARNEN, HENRI.

CONRAD, *allant au-devant de Mathilde.* Chère Mathilde!

(Mathilde le salue froidement et sans répondre; elle est pâle et triste).

HENRI, *apercevant Cagliostro.* Quel est cet étranger?

(Mathilde du regard fait la même question.)

CAGLIOSTRO. Monsieur de Waldorf, c'est à l'ombre de votre nom et de votre amitié que je suis ici... présentez-moi.

CONRAD. Monsieur de Sarnen..... Mathilde.... M. le comte Cagliostro me fait l'honneur de venir signer notre contrat..

HENRI. Ah! le voilà donc!

SARNEN, *saluant.* Soyez le bien-venu chez moi, monsieur le comte.

CAGLIOSTRO, *allant à Mathilde.* Mademoiselle, malgré le prestige dont le vulgaire veut bien m'entourer, je ne suis qu'un pauvre mortel; ne voyez donc en moi que l'ami, le meilleur ami de M. de Waldorf, et à ce titre, permettez-moi de joindre un gage de cette amitié aux magnifiques présens que renferme cette corbeille.

(Il ui présente une bague.)

MATHILDE. Le superbe diamant!

SARNEN. L'empereur François n'en possède pas un plus beau.

CAGLIOSTRO. Il me vient de M. le comte de St-Germain qui le tenait, je crois, de la belle Cléopâtre.

HENRI. Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie!

SARNEN, *à Mathilde.* Ne viens-tu pas admirer maintenant cette corbeille?

HENRI, *riant.* Major, l'avez-vous prise aussi chez la faiseuse de modes de la reine d'Egypte?

SARNEN, *qui est allé voir la corbeille.* Quel éclat!... quelle richesse!

MATHILDE. Un médaillon!

CONRAD, *surpris.* Un médaillon!

MATHILDE, *poussant un cri.* Ah!

TOUS. Qu'est-ce donc?

MATHILDE. Regardez, regardez..... c'est elle!

SARNEN. Qui?

MATHILDE. Elle, la supérieure du couvent d'Aarau.

CONRAD. Mar...

CAGLIOSTRO, *lui serrant la main.* Silence!

MATHILDE. Oui, la voilà bien telle que je l'ai vue, quand son meurtrier la laissa dans nos bras morte et baignée dans son sang..... Monsieur de Waldorf, m'expliquerez-vous?

CAGLIOSTRO, *vivement.* Mademoiselle, ce pauvre Conrad nous donnerait difficilement l'explication que vous lui demandez; car il ne sait rien, et c'est à moi seul de vous demander grâce.

MATHILDE. Vous!

CAGLIOSTRO. En Espagne, mademoiselle, quand une jolie novice échappe au cloître, avant de prononcer les terribles vœux, elle aime, en rentrant dans le monde, à conserver d'ordinaire un souvenir du danger qu'elle a couru; ce souvenir lui rend plus cher l'époux qui l'en a sauvée; comme en Espagne, j'avais voulu vous rappeler le passé, pour vous rendre plus heureuse encore du présent. (*A part.*) Je veux mourir si je sais comment ce médaillon a pu se trouver là.

HENRI. L'idée est au moins originale.

CAGLIOSTRO. Il serait inutile de s'appeler Cagliostro, pour en avoir qui viendraient à tout le monde... . Au reste, on cessera bientôt de s'occuper du meurtre de la supérieure d'Aarau, car le mystère merveilleux qui l'enveloppait s'est évanoui.

TOUS. Comment?

CAGLIOSTRO. L'assassin de Marie de Rudenz est arrêté.

TOUS. Arrêté!

CAGLIOSTRO. Et cela, grâce à moi.

HENRI. Grâce à vous?

CAGLIOSTRO. Au moyen de calculs cabalistiques, j'avais cru découvrir que le meurtrier se trouverait aujourd'hui, à six heures, dans une petite maison de la ville.

HENRI. Eh bien?

MATHILDE. Eh bien! les hommes de justice s'y sont transportés, et l'on a trouvé...

MATHILDE. L'assassin?

CONRAD. C'est impossible!

CAGLIOSTRO. Pardonnez-moi .... il y était, et de plus, on a saisi dans le même lieu le costume complet qui avait été signalé par toutes les religieuses et par mademoiselle elle-même: le manteau noir, le rosaire et le masque de velours, puis... il a tout avoué.

(Mouvement de Conrad.)

MATHILDE. Tout avoué! ah! merci, mon Dieu! ce doute affreux, le voilà donc dissipé! Conrad.... cher Conrad! voici ma main... elle est à vous maintenant.

CAGLIOSTRO, *bas à Conrad.* Suis-je un bon prophète?...

CONRAD, *bas et vivement.* Il faut que je vous parle. (*Haut.*) Pardon, chère Mathilde..... je ne veux pas plus long-tems vous tenir éloignée de la fête; monsieur de Sarnen, remplacez-moi pour quelques minutes encore.

MATHILDE. Ne tardez pas..... j'ai été si injuste, je vous ai fait tant de mal... oh! je veux réparer tout cela.

SCENE V.

CONRAD, CAGLIOSTRO.

CONRAD. Dans les prisons d'Aarau, un homme qu'on va juger et condamner!.... Un innocent!... Cela n'est pas, oh! dites-moi que cela n'est pas.

CAGLIOSTRO. Cela est.

CONRAD. Pensez-vous donc que je consente à l'horrible marché qui paierait ma vie de la vie d'un autre?... que le ciel ou l'enfer le veuille, je ne le veux pas, moi.

CAGLIOSTRO, *froidement*. Ni moi.

CONRAD. Vous !

CAGLIOSTRO. Mis en danger par moi, cet homme sera sauvé par moi.

CONRAD. Votre pouvoir ouvrirait les portes d'une prison ?

CAGLIOSTRO. Mon pouvoir a bien ouvert... les grilles d'un couvent.. Cet homme sera sauvé, vous dis-je, j'en jure... par le mystérieux portefeuille que nous sommes convenus d'ouvrir ensemble aujourd'hui.

CONRAD. Aujourd'hui !...

CAGLIOSTRO. J'ai tenu fidèlement mes promesses... vous êtes entré au couvent d'Aarau, et Mathilde de Sarnen est votre femme ; à vous à tenir votre parole.

CONRAD, *les yeux fixés sur le portefeuille qu'il a tiré de sa poche et qu'il porte à ses lèvres*. Ma mère! (*Ouvrant le portefeuille et prenant une des lettres qu'il contient.*) A mon fils ! et puis sous cette mystérieuse enveloppe le secret de mon bonheur passé, bonheur qui va peut-être s'évanouir avec lui.

CAGLIOSTRO, *ramenant son attention sur la lettre*. A mon fils, pour être ouverte le jour de son mariage... c'est aujourd'hui...

CONRAD *fait un effort sur lui-même, et brise le cachet.—Lisant.* « 2 janvier 1719... » Adieu, mon fils... je meurs, et ma der» nière pensée est pour toi, pensée conso» lante, puisqu'elle assure ton avenir... A » ta destinée j'attache celle d'un homme » dont l'adresse et la science peuvent » beaucoup, dont la volonté peut tout... la » lettre que je joins à celle-ci est scellée de » deux cachets, l'un aux armes de notre » maison, l'autre aux armes du comte de » Cagliostro. Elle est écrite entièrement de » la main du comte et contient l'aveu d'un » de ces crimes politiques qui donnent la » mort au coupable, tant qu'il se trouve » sur terre une voix qui le dénonce ; que » cette voix soit la tienne, si Cagliostro man» que jamais à l'engagement solennel qu'il » vient de prendre avec moi ; s'il le tient au » contraire, s'il te conduit à travers les pé» rils du monde, jusqu'à ce point de notre » existence où la vie, dégagée d'orages, se » fixe calme et paisible, jusqu'à ton mariage » enfin... oh ! alors il aura fidèlement rem» pli sa tâche, et tu lui remettras le dan» gereux écrit que je te livre... »

CAGLIOSTRO. Eh bien?

CONRAD. A vous cet écrit.

CAGLIOSTRO. Non ; on signe seulement votre contrat... après-demain la bénédiction nuptiale au château de Rudenz... j'irai après-demain au château de Rudenz.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI. Encore en tête-à-tête avec le grand adepte ! transporté de la terre dans le ciel par Cagliostro !

CAGLIOSTRO, *avec fierté*. Je suis comte, monsieur de Rudenz.

HENRI. Comte et sorcier..... favori des princes et du diable.

CAGLIOSTRO. Le diable ne défend pas à qui porte une épée de gentilhomme de s'en servir en gentilhomme.

HENRI. Une affaire avec vous ! qui avez toujours un lutin familier à vos ordres !

CAGLIOSTRO, *la main sur son épée*. Il est en ce moment à mon côté... tout à vous, monsieur de Rudenz. (*Serrant la main de Conrad.*) A vous de cœur et d'ame.

(Il s'éloigne et entre dans le bal.)

SCENE VII.

CONRAD, HENRI.

HENRI. Eh bien, major, vous ne le suivez pas ?

CONRAD. Et vous?

HENRI. Ma foi non, cet homme a je ne sais quel ton de sarcasme et d'ironie.

CONRAD. Ce ton n'est-il pas toujours le vôtre?

HENRI. Que voulez-vous ?.... la société est si ridicule, qu'il faut bien en rire.

CONRAD. Et lorsqu'il se trouve des gens qui se fâchent de ce qu'on rie?

HENRI. On rit plus fort.

CONRAD. Riez donc, si vous l'osez !

HENRI. Ah ! de l'emportement ! encore ! pourquoi ?

CONRAD. Pourquoi toujours de la raillerie?... Monsieur de Rudenz, croyez-vous qu'un homme qui manie sûrement une épée, si sûrement qu'il pourrait marquer d'avance au corps de son adversaire la place de la blessure... un homme qui a le coup-d'œil si juste, qu'il met infailliblement une balle de pistolet au milieu d'un écu d'Allemagne, croyez-vous que cet homme soit plus brave que celui qui, présentant sa poitrine nue à la balle ou à la pointe de

l'épée, en appelle à son courage et non à son adresse... l'un de ces deux hommes, c'est vous... l'autre, c'est moi... Oh! ne m'interrompez pas; il y a long-tems qu'il m'a semblé remarquer en vous je ne sais quelle persévérance à me poursuivre, l'ironie est sans cesse dans vos regards et l'épigramme dans votre bouche...vous aviez, m'a-t-on dit, des vues sur Mlle de Sarnen; eh bien! monsieur, entre nous une belle et bonne guerre, en place de ces mesquines hostilités qui ne mènent à rien... que voulez-vous? que demandez-vous? une affaire? parlez... vous êtes duelliste... je suis soldat.

HENRI. Et moi, monsieur?

CONRAD. C'est à ce titre que je vous somme d'être franc... y a-t-il provocation indirecte de votre part? oui ou non?

HENRI. Eh! mon Dieu non, monsieur, qui songe à vous chercher querelle? j'aimais Mathilde! est-ce qu'il est permis d'avoir des pensées de mariage avec des créanciers? un autre l'eût épousée; vous le faites; tant mieux pour vous... surtout si votre démon familier, qui pourrait bien être le même que celui de Cagliostro, vous apporte, après le mariage, autant de bonheur qu'avant.

CONRAD. Que voulez-vous dire?

HENRI. L'admirable chose que de croire au merveilleux, au surnaturel! cela enchante, émeut, exalte... quelquefois pourtant cela effraie.

CONRAD. Monsieur!

HENRI. Le roi Richard III trembla devant le spectre de Lancastre, la veille de la bataille où il se fit bravement tuer.

CONRAD. Si quelqu'un fût entré dans la tente de Richard au moment où il tremblait, Richard eût fait ce que fit un jour Crillon.

HENRI. Et que fit Crillon?

CONRAD. Il tua l'imprudent qui l'avait vu pâlir... Priez donc le ciel que jamais votre étoile ne vous mette en face d'un homme ayant peur, comme Richard III, ou Crillon.

HENRI. La valse se fait entendre... Sans rancune, monsieur de Waldorf.

(Il sort.)

SCENE VIII.

CONRAD, *seul.*

L'insecte bourdonne et s'envole. Va, poupée dorée, soldat de ruelles et de boudoirs, va porter au milieu de cette foule, qui t'admire, ton insolente gaîté... mais prends garde que mon nom, jeté par toi, dans l'oreille d'un homme ou sous l'éventail d'une femme, ne me soit redit par l'écho de cette salle; car, je le jure, l'écho n'aurait pas fini que ta voix serait éteinte... (*Regardant dans le bal.*) Il s'approche de Mathilde!.. il lui parle! elle sourit dédaigneusement! ah! c'est qu'elle m'aime! c'est qu'avec mon amour est entré dans son cœur la haine, le mépris de tout ce que je hais, de tout ce que je méprise... Mathilde! la voilà..... au milieu de ces femmes étincelantes de parures et de beauté, je ne cherche, je ne vois qu'elle..... elle! la fiancée d'aujourd'hui, et l'épouse de demain!

(Une femme masquée et couverte d'un domino noir est entrée sur la fin du monologue et s'est approchée lentement de Conrad, dont elle prend le bras.)

SCENE IX.

CONRAD, LE MASQUE.

CONRAD. Qui que tu sois, laisse-moi...

LE MASQUE. Ce bal a donc pour toi bien des charmes?...

CONRAD. Laisse-moi, te dis-je... que me fait le bal?.. est-ce donc le bal qui me captive? mais, elle! elle, à qui je ne déroberais pas un seul de mes regards, fût-ce pour la plus belle, si la plus belle se présentait.

LE MASQUE. Je t'ai connu plus galant en Italie.

CONRAD. L'Italie!

LE MASQUE. L'air d'Allemagne est si lourd qu'il pèse sur ta mémoire et y étouffe jusqu'aux plus doux souvenirs... aurais-tu oublié Venise?.... (*Mouvement de Conrad.*) Venise, patrie des plaisirs, Venise, ville d'amour et de haine, dont le soleil se lève sur un horizon d'azur et se couche dans un nuage de pourpre... image de la vie qu'on y mène... le matin du bonheur, le soir du sang.

CONRAD. Du sang!

LE MASQUE. Aurais-tu oublié ce bruit, ces fêtes, ce cercle de voluptés te pressant de toutes parts; cercle brisé chaque jour, et chaque jour resserré? aurais-tu oublié les délicieux ombrages et la grotte mystérieuse du palais Cellani?

CONRAD. Va-t'en, va-t'en.

LE MASQUE. Et les promenades de nuit, dans cette gondole si étincelante de lumières au-dehors, et si sombre au dedans que tu ne voyais que du cœur la femme assise à tes côtés, penchée sur ton épaule,

dont le souffle effleurait ton visage, dont la parole bruissait à ton oreille tout bas, tout bas!

CONRAD. Cette femme! loin de moi l'idée de cette femme!

LE MASQUE. Elle t'aimait, Conrad? elle t'aimait tant que, même après sa mort, elle a frémi, dans sa tombe! à la pensée d'être complètement effacée de ta mémoire par une autre, et qu'elle a voulu que son portrait se trouvât dans la corbeille nuptiale offerte par toi à Mathilde de Sarnen... terrible avertissement!

CONRAD. Que je brave.

LE MASQUE, *prenant le portrait dans la corbeille et le présentant à Conrad.* Dis-le-lui donc à elle-même.

CONRAD. Encore!

(Il s'empare du portrait qu'il brise avec colère.)

LE MASQUE. Pauvre Marie de Rudenz!.. brisée deux fois par les mains de Conrad de Waldorf! ..

CONRAD. Mais qui es-tu donc, toi?

LE MASQUE. La question que tu m'adresses est la même qui te fut adressée à toi, il y a trois mois, à pareille heure, au couvent d'Aarau.

CONRAD. Qui es-tu?

LE MASQUE. Celle qui n'a rien à craindre de tes emportemens, celle qui se place immobile devant toi, comme tu t'es placé immobile devant Marie de Rudenz; celle enfin qui porte, comme tu portais alors, un masque au visage.

CONRAD, *lui arrachant le masque.* Qu'il tombe en ce cas, comme est tombé le mien, je te l'arrache.

LE MASQUE. Et ce poignard!

(Marie de Rudenz écarte le vêtement qui couvre ses habits de religieuse, et montre encore enfoncé dans son cœur le poignard dont l'a frappé Conrad.)

CONRAD. La nonne sanglante!

LA NONNE. Stella, marquise de Cellani! Stella à qui tu disais dans tes heures de délire, la pressant contre ton sein: A toi dans cette vie et dans l'autre! Stella qui n'a oublié ni ses droits ni sa vengeance! Stella autrefois ta fiancée, ta fiancée toujours!

Conrad pousse un cri d'horreur, le spectre s'éloigne et disparaît.)

SCENE X.

CONRAD, HENRI.

HENRI, *accouru aux cris de Conrad.* Oh! mon Dieu! qu'avez-vous?

CONRAD, *se relevant brusquement du fauteuil où il s'était laissé tomber.* Lui! (*Cherchant à déguiser son effroi sous une apparente gaîté.*) Ah! ah! ah! la singulière aventure! vivent les bals masqués... quelle rencontre inattendue!... Venise! ses souvenirs!... (*Riant plus fort, mais d'un rire convulsif.*) Ah! ah! ah! mais riez donc avec moi, vous qui êtes si gai, vous qui riez toujours... (*Promenant avec anxiété ses regards autour de lui.*) Elle n'est plus là... (*Se rapprochant de Henri qui le contemple muet de surprise, et recommençant à rire.*) Ah! ah! ah!...

HENRI, *à part.* Il est fou!

SCENE XI.

LES MÊMES, SARNEN, MATHILDE, UN NOTAIRE, QUELQUES AMIS.

SARNEN, *au notaire.* Monsieur.... c'est dans ce salon que nous signerons le contrat.

(Il continue à parler bas au notaire.)

MATHILDE, *jetant un coup-d'œil sur le bal qu'elle vient de quitter.* Là-bas le plaisir, ici le bonheur... (*Allant à Conrad qui est retombé dans une sombre stupeur.*) Eh bien?

CONRAD. Pardon, pardon, ma chère Mathilde.

(Pendant ce tems tout le monde a pris place.)

SARNEN. A toi, ma fille.

(Conrad présente la main à Mathilde qu'il condoit auprès de la table; Mathilde signe et passe la plume à Conrad.)

MATHILDE. Dieu! comme vous êtes pâle!..... regardez-vous donc dans cette glace.

CONRAD, *levant les yeux sur la glace et d'une voix étouffée.* Elle, encore elle... là, dans cette glace! (*Poussant un cri et se couvrant la figure de ses mains.*) Ah! (*Stupéfaction générale. Revenant à lui et se rapprochant du miroir.*) Plus rien!...

(Honteux de sa faiblesse, il promène ses regards autour de lui, cherchant à lire sur les visages l'impression qu'a produite cette scène; une seule personne semble éprouver autre chose que de la surprise; c'est Henri qui rit à l'écart... A cette vue les lèvres de Conrad se contractent, l'éclair brille dans ses yeux, il s'élance, traverse rapidement l'espace qui le sépare de Henri; arrivé devant lui, il s'arrête, et, sans dire un mot, lui arrache ses épaulettes, qu'il foule aux pieds. Tumulte et désordre... Mathilde s'évanouit dans les bras de son père; Henri, qui a porté la main à la garde de son épée, est retenu par ceux qui l'entourent.)

CONRAD, *froidement.* Priez le ciel que jamais votre étoile ne vous mette en face

d'un homme ayant peur, comme Richard III ou Crillon... vous avais-je dit?

HENRI, *écumant de rage.* Votre vie ou la mienne.

CONRAD. Les armes?

HENRI. L'épée.

CONRAD. Le lieu?

HENRI. Derrière le couvent d'Aarau.

CONRAD, *à part.* Le couvent d'Aarau!

HENRI. Au bord du lac de Rudenz... c'est en face de l'ancien château de mes pères que je vengerai mon affront.

CONRAD. C'est en face du château de vos pères, devenu la dot de Mlle de Sarnen, que l'époux de Mathilde vous prouvera s'il est un lâche.

HENRI, *à l'un de ceux qui l'entourent.* Vous serez mon témoin.

CONRAD. Qui veut être le mien?

CAGLIOSTRO, *entrant.* Moi!

(La nonne, toujours masquée et couverte du domino noir, passant au fond sans être remarquée.)

LE MASQUE. Et moi!

(Le rideau baisse.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LE LAC.

Un site sauvage; les ruines do couvent d'Aarau ; débris épars et noircis par la flamme qui a dévoré l'édifice. Quelques colones brisées; à droite les restes d'une chapelle, occupant au moins un plan et dont les arcades en ogives sont fermées par des vitraux à demi brisés. A l'entrée de la chapelle un bénitier de marbre. Au fond, le lac da Rudenz, et plus loin à l'horizon le château. Effet de lune.

SCENE PREMIERE.

THÉCLA, BOHÉMIENS.

(Les Bohémiens sont autour d'un feu qu'ils ont allumé. Thécla est montée sur un amas de pierres, les yeux tournés vers la grande route.)

UN BOHÉMIEN. Eh bien?

THÉCLA. Rien encore.

TOUS. Rien !

THÉCLA. Thierry notre chef est en retard : Enfans, nous avait-il dit, allez toujours, je vous rejoindrai au bord du lac de Rudenz ; cachez-vous dans les ruines du couvent d'Aarau... le lac de Rudenz, le voilà, et les ruines du couvent nous entourent. Thierry serait-il tombé dans une embuscade de la maréchaussée ? ou bien nous trahirait-il?

TOUS. Nous trahir ! lui !

THÉCLA. Ecoutez donc ! je me défie des hommes... je n'ai pas encore oublié l'horrible ingratitude de Schufter que j'avais sauvé de la corde... le scélérat n'a-t-il pas manqué à tous ses sermens? il y a trois jours, n'a-t-il pas déserté la troupe et abandonné la veuve et l'orphelin? Ah ! s'il y a une providence, Daniel finira mal !... (*Tous les Bohémiens font un mouvement d'effroi, en regardant du côté de la chapelle en ruines.*) Eh bien, qu'avez-vous donc?

LE BOHÉMIEN. Là, dans ces ruines.... comme le frôlement d'une robe... voyez...

TOUS, *se levant et regardant*. Rien.

UN BOHÉMIEN. J'ai pourtant bien entendu.

TOUS. Moi aussi... moi aussi !..

THÉCLA. Prenons garde et parlons bas, mes amis... si c'était l'ame en peine de la supérieure d'Aarau...

TOUS. La nonne sanglante...

THÉCLA. Nous sommes ici chez elle... et il se passe dans ses ruines des choses...

TOUS. Quoi donc?

THÉCLA. Oh! des choses qui effraient, rien qu'en les racontant... ce n'est pas un vain bruit, un coute fait à plaisir, bien des gens ont vu la nonne : elle est vêtue d'une robe de religieuse, robe blanche et tachée de sang; pâle, échevelée, tantôt elle se dresse, dit-on, sur la pointe du roc, tantôt elle se montre debout au sommet de la tourelle du château de Rudenz, qui fut à ses ancêtres. L'autre jour, un soldat de la garnison de la ville, qui se vantait de ne croire ni à Dieu ni au diable, osa pénétrer dans ces ruines; il avait juré qu'il rapporterait une boucle de la longue chevelure noire de la supérieure.

TOUS. Eh bien !

THÉCLA. Il était parti au soleil levant, au soleil couché il n'avait pas reparu.... à minuit, le vieux Rackmau, un pêcheur dont vous voyez la cabane là-bas... dormait ; on frappe à sa porte, il ouvre... Suis-moi, lui dit la nonne, car c'était elle.... suis-moi, et elle l'emmena vers l'endroit où nous sommes. Là, elle lui montra du doigt un cadavre.... c'était celui du soldat.... Rackman l'enterra au pied d'un arbre.

LE BOHÉMIEN, *ôtant son bonnet*. Celui-ci.

THÉCLA. Oui... Et le fantôme disparut, après avoir jeté une poignée d'or dans le bénitier de la chapelle.

UN BOHÉMIEN, *entr'ouvrant la porte de la chapelle*. Le voilà, ce bénitier....

LE BOHÉMIEN. Et depuis.

THÉCLA. Depuis, c'est chaque jour quelqu'apparition plus bizarre ou plus effrayante... aussi, maintenant, n'est-il personne dans la contrée qui ne répète, en tremblant, le chant de la nonne sanglante.

TOUS, *se pressant autour d'elle*. Dis-le-nous....

THÉCLA. Oui, mais à voix basse, pour que l'écho n'aille pas le lui porter...

AIR *de Piccini*.

Quel est là-bas, là-bas, ce fantôme qui passe,
Avec ses yeux de flamme, avec son front de glace?
Muet, il glisse et lentement s'en va,
Derrière lui répandant l'épouvante,
Quel est ce fantôme-là? (*bis.*)

TOUS.

C'est?

THÉCLA.

C'est la nonne sanglante !

TOUS.

La nonne sanglante !

THÉCLA.

La nuit voyant debout, sur le rocher sauvage,
Se dresser menaçant, au plus fort de l'orage,
Un spectre, pâle et blanc, tout chrétien frémira,
Et, d'une voix étouffée et tremblante,
Soudain il demandera :
Quel est ce fantôme-là ?

TOUS.

C'est ?

THÉCLA.

C'est la nonne sanglante...

TOUS.

La nonne sanglante !

SCENE II.

LES MÊMES, THIERRY.

THIERRY. Eh ! non, c'est moi...

TOUS. Ah !

THECLA. Thierry !

THIERRY. Oui, Thierry, qui vous apporte des nouvelles.

THÉCLA. Tu viens de la ville!.. eh bien?

THIERRY, *ôtant son bonnet.* Je te salue, veuve de Daniel Schufter...

THÉCLA. Comment! Daniel?.... mon mari?

THIERRY. Sera pendu au point du jour; en quittant la ville d'Aarau, j'ai traversé la grande place; la potence, la corde, tout était là; il ne manquait que le patient.... Jugez donc les hommes sur l'apparence! qui de vous aurait cru que Daniel était l'assassin de la supérieure d'Aarau?

TOUS. Lui !

THIERRY. Son procès n'a pas été long.

THÉCLA. Le brigand! assassiner une femme! joli mari que j'avais été prendre là! merci de ta nouvelle, père!

THIERRY. Oh! j'en apporte encore une, vous vous souvenez de ce neveu du baron de Waldorf, du major Conrad de Waldorf, qui nous a déjà échappé il y a trois mois.

TOUS. Eh bien ?

THIERRY. Eh bien, cette nuit même, il doit se battre en duel avec un officier nommé, je crois, Henri de Rudenz; et, jugez de ma joie, la rencontre aura lieu....

TOUS. Où donc?

THIERRY. Ici, dans ces ruines... à trois heures.. Ce n'est pas par l'épée que ce Walorf doit périr! nos coups seront plus sûrs que ceux que lui porterait son adversaire! Oh! notre vengeance sera belle et complète, car demain le major Waldorf se marie au château de Rudenz; la chambre nuptiale est tendue, la tourelle a pris un air de fête pour recevoir les nouveaux époux... à la fiancée et à l'oncle du major Conrad, qui l'attendront et qui compteront les minutes, nous enverrons un cadavre avec ce mot gravé sur la poitrine : Bohème!

UN BOHÉMIEN. Deux hommes sortent du défilé et se dirigent de côté.

THIERRY. Conrad et son témoin, sans doute... Laissez-moi m'en assurer; retirez-vous dans ces ruines, et paraissez tous à mon signal....

LE BOHÉMIEN. Quel sera-t-il?

THIERRY. Une pierre lancée dans le lac.

(Les Bohémiens sortent de différens côtés; Thierry remonte la scène.)

SCENE III.

THIERRY, CONRAD, CAGLIOSTRO.

THIERRY. Cette fois, la maréchaussée ne le sauvera pas! c'est bien lui!

(Il va se placer sur le passage de Conrad, qui jette un écu dans son chapeau, et morne et silencieux, la tête penchée sur la poitrine, suit Cagliostro, qui examine les ruines.)

CAGLIOSTRO. C'est ici.

CONRAD, *levant la tête.* Ici... Ah! oui... voilà les ruines du couvent... voici l'emplacement des murs du jardin... plus loin, la petite porte à laquelle je vins frapper... partout... partout... la trace de mon passage!.. ce monument, renversé par la flamme, se relève menaçant, cadavre de pierre, qui semble sortir de sa cendre, comme l'autre de sa tombe.

CAGLIOSTRO, *lui montrant Thierry.* Silence; nous ne sommes pas seuls...

CONRAD. Ce mendiant... que nous veut-il encore? (*Allant à lui.*) Va-t'en.... va-t'en.

THIERRY. Je vous gêne, monsieur... vous me repoussez, comme cette pierre que vous avez heurtée du pied, et que je jette dans le lac.

(Au signal de Thierry les Bohémiens paraissent, se précipitent sur Conrad et Cagliostro, et les désarment.)

CONRAD. Misérables!

CAGLIOSTRO. Une embuscade au lieu d'un duel!...

CONRAD. Que voulez-vous de moi?

THIERRY. Vengeance.

CONRAD. Que vous ai-je fait?...

THIERRY. N'es-tu pas le neveu du baron de Waldorf, et ton oncle n'est-il pas

sans pitié pour ceux de nos frères qui tombent en son pouvoir?

TOUS. A mort! à mort!

CAGLIOSTRO, *se jetant entre eux et Conrad.* Un meurtre!...

CONRAD, *bas à Cagliostro.* Il en fut commis un jadis à l'endroit où nous sommes... meurtre pour meurtre... c'est la providence qui a conduit tout cela... (*Haut et d'une voix ferme.*) Le major Conrad de Waldorf sera digne du nom qu'il porte; il n'a jamais baissé la tête devant les balles de l'ennemi, il ne la courbera pas devant le couteau des assassins. Je dois mourir ici, je mourrai. Mais un dernier vœu fut toujours respecté, et vous respecterez le mien. Un homme va venir, un homme que j'ai précédé au rendez-vous, et à qui j'ai promis réparation d'une injure. Oh! cette réparation, que je puisse la lui donner! si je tombe, votre haine est assouvie; si j'échappe à son épée, vos poignards sont là... un délai.. celui qui sépare toujours la sentence de l'exécution... le tems de voir mon ennemi en face.

TOUS. Non! non!

CONRAD. Le tems alors d'embrasser mon ami. (*Se jetant dans les bras de Cagliostro.*) Adieu, vous dont le dévouement ne peut plus rien pour moi, vous à qui j'aurais dû le bonheur, s'il avait été dans ma destinée de rencontrer le bonheur en ce monde... Votre tâche est terminée.. je vous délie envers moi... ce portefeuille... ce dangereux écrit...

(Il le déchire.)

CAGLIOSTRO. Que faites-vous?...

CONRAD. Je ne garde que le souvenir de vos bienfaits.

CAGLIOSTRO. Bien! ah! bien! voilà qui est d'un noble et brave jeune homme! Votre main... là... sur mon cœur... Sentez comme il bat de joie et d'orgueil, je ne suis plus l'esclave qui sert un maître... libre envers vous maintenant, je m'attache à vous, votre destinée sera la mienne; jusqu'au dernier soupir à Conrad de Waldorf, le comte de Cagliostro!

TOUS. Cagliostro!

CAGLIOSTRO, *voyant l'effet qu'a produit son nom.* Oui, Cagliostro, qui commande aux puissances du ciel et de l'enfer! Cagliostro, qui a voulu voir jusqu'où irait votre audace! Cagliostro qui, par tout ce qu'il y a de plus terrible dans ce monde et dans l'autre, vous somme de livrer passage.

THIERRY. Crois-tu nous effrayer, comte de Cagliostro, sorcier de boudoirs et de salons, charlatan titré! mais nous en savons autant que toi; pour nous le passé non plus n'a pas de secrets, et comme toi nous lisons dans l'avenir.

CAGLIOSTRO. Vous savez alors qu'un des vôtres a été arrêté et doit être pendu aujourd'hui même à Aarau.

THÉCLA. Oui, c'est mon scélérat de mari!

THIERRY. Daniel Schufter a mérité son sort, qu'il meure, et que Satan prenne son ame s'il en veut.

CAGLIOSTRO. Tu prétends savoir lire dans l'avenir, roi de Bohême, et tu ne sais pas même le présent. Daniel est innocent, et Daniel ne périra pas.

TOUS. Comment!

THÉCLA. Daniel n'est pas l'assassin de la supérieure?

CAGLIOSTRO. Non! le meurtrier est un homme dont le bras fut plus prompt que la pensée, un homme aveuglé par la rage et le désespoir; il fallait, pour le sauver, livrer à la justice inquiète un coupable qui ne fût pas lui... l'or fit le miracle, et Daniel mis en danger par Cagliostro a été délivré par Cagliostro.

THIERRY. Mensonge!

CAGLIOSTRO. Envoyez ici près, sur la route, à l'hôtellerie d'Aarau... là, vous trouverez Daniel, caché dans une grange, et occupé à compter les 600 florins qu'il a reçus.

THÉCLA. 600 florins! Mon pauvre Daniel! Père! accorde un sursis... 600 florins! Me voilà riche; quel bonheur qu'on ne l'ait pas pendu!...

(Elle sort en courant.)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* THÉCLA.

CONRAD, *à Cagliostro.* Vous m'avez tenu parole; le sang de cet homme ne retombera pas sur moi.

CAGLIOSTRO. Trois heures sonnent au château de Rudenz.

CONRAD. Trois heures!... Henri va venir... c'était en face de ce château que je devais punir son insolence! mourir avant de l'avoir vaincu! mourir loin de Mathilde!... Adresse, force, courage, tout ce qui sauve, tout ce qui laisse l'espérance à l'homme en danger... tout cela est inutile ici!... Mourir!... il faut mourir!... Oh! non..non.. je vivrai.. (*Aux Bohémiens qui se sont rapprochés.*) Car vous me laisserez racheter ma vie comme à un ennemi digne de moi, et qui, sur un champ de bataille,

me tiendrait haletant et renversé sous son genou, je vous crie merci et rançon...

LES BOHÉMIENS. Rançon !...

CONRAD. Oui, de l'or pour chaque goutte de mon sang, de l'or..

THIERRY, *aux Bohémiens*. C'est une vengeance qui vaudrait bien l'autre...

CONRAD. Ah ! vous consentez...

THIERRY. Un moment... la somme ?

CONRAD. Fixez-la.

THIERRY. Dix mille florins.

CONRAD. Vous les aurez.

THIERRY. Quand ?

CONRAD. Dans deux heures.

THIERRY. Juste le tems d'envoyer ici une escouade de maréchaussée ! non pas.

CAGLIOSTRO. Dans cinq minutes, alors.. D'où vient votre étonnement ? ne suis-je pas Cagliostro ? et Cagliostro ne sait-il pas faire de l'or ? Jamais plus belle occasion d'exercer sa science ne s'est présentée.... mais, pour que le grand œuvre s'accomplisse, il ne faut pas de témoins, pas de regards profanes... Oh ! ne craignez de ma part ni piége ni ruse... gardez toutes les issues, et dans cinq minutes vous trouverez plus d'or que vous n'en avez demandé... je remplirai de florins ce bénitier de marbre.

THIERRY. S'il en est ainsi.

CAGLIOSTRO. Vous nous livrerez passage, et vous ne douterez plus de ma puissance. Allez...

THIERRY. Je ne te perdrai pas de vue.

(Les Bohémiens se retirent.)

SCENE V.

CONRAD, CAGLIOSTRO.

CONRAD. Cet or promis...

CAGLIOSTRO. Promesse faite au nom du diable, et que le diable tiendra s'il peut.

CONRAD. Qu'espérez-vous donc ?

CAGLIOSTRO. La liberté.

CONRAD. La liberté?

CAGLIOSTRO. Qui nous attend là-bas, sur l'autre rive; à eux ces sentiers qu'ils gardent, à nous le lac.

CONRAD. Ah ! je n'y songeais pas! et je restais là, immobile, désespérant de Dieu et de moi-même! et je ne disais pas aussi : Le lac, le lac !

(Au moment où Conrad et Cagliostro vont se précipiter dans le lac, une bourse d'or tombe dans le bénitier.)

CAGLIOSTRO. Arrêtez ! quel est ce bruit?

CONRAD, *Écoutant*. Là, dans cette chapelle... (*Courant au bénitier.*) De l'or ! de l'or !...

CAGLIOSTRO. En effet ! (*A part.*) Est-ce que je serais réellement sorcier ?

CONRAD. De l'or ! comprenez-vous qu'il y ait là de l'or ?... Prodige ! prodige

CAGLIOSTRO. Prodige qui nous sauve... (*Élevant la voix.*) A moi, enfans de Bohème, à moi!

SCENE VI.

LES MÊMES, THIERRY, LES BOHÉMIENS *entrant en tumulte*.

TOUS. Le bénitier!

CAGLIOSTRO, *avec assurance*. Voyez!

(Thierry et les Bohémiens poussent un cri de joie et de surprise, et tombent aux pieds de Cagliostro; au même instant la voix de Théela se fait entendre dans la coulisse; elle crie : *Daniel ! Daniel !*)

TOUS. Daniel !

CAGLIOSTRO. Voici de l'or, Daniel est sauvé ? Ai-je tenu toutes mes promesses ?

THIERRY. O grand homme!... (*Remettant les épées de Conrad et de Cagliostro.*) A vous la liberté !

CAGLIOSTRO, *prenant dans le bénitier l'or qu'il leur jette*. A vous cet or ; vous en trouverez autant à une lieue d'ici, sur la grande route, dans le creux d'un vieux chêne frappé par la foudre.

TOUS. Courons!

CAGLIOSTRO. Oui, oui, courez...

SCENE VII.

CONRAD, CAGLIOSTRO.

CONRAD. Cet or... qui a mis là cet or?... Ah ! vienne à présent Henri de Rudenz ; car il me tarde de sortir de ces ruines maudites.

CAGLIOSTRO. Pas avant d'avoir pénétré le mystère qu'elles cachent. Encore une fois, Conrad, le merveilleux que j'exploite par goût et par état n'existe nulle part... Croyez-moi, le prêtre connaît l'idole.

CONRAD. Rien de merveilleux, dites-vous? mais cette apparition hier au milieu du bal?

CAGLIOSTRO. Délire d'une imagination frappée !

CONRAD. Les récits populaires...

CAGLIOSTRO. Sottise! le monde est si vieux que souvent il radote.

CONRAD. Ce soldat... ce soldat qu'on trouva mort dans ces ruines ?

CAGLIOSTRO. Aussi braves que lui, nous

serons plus heureux, entrons; hésiteriez-vous!

CONRAD. Moi! oh! non! non! y laisser toutes mes terreurs... ou n'en plus sortir? Spectre sanglant... c'est moi maintenant qui vais à toi!

CAGLIOSTRO. Et votre adversaire?

CONRAD, *plantant son épée en terre.* Qu'il voie que j'étais le premier au rendez-vous... venez, maintenant.

(Il entraîne Cagliostro. Au même instant la nonne paraît; elle les suit du regard, puis elle rentre dans la chapelle dont les portes vitrées se referment; alors arrive Henri, pâle, défait, dans le désordre d'un homme qui vient de faire une longue course.)

SCENE VIII.

HENRI.

Ah! m'y voilà! une heure! une heure de retard! (*Regardant autour de lui.*) Personne... (*Apercevant l'épée.*) Une épée! la sienne! il ne peut être loin... à mon tour de l'attendre. (*Il s'assied.*) Béni soit cet instant de repos que le hasard m'accorde! j'en avais besoin, la fatigue m'accable; mon cœur bat à me briser la poitrine; mon front brûle et mon corps est glacé.... il me semble que la force va manquer à mon bras; c'est la première fois qu'une aussi étrange émotion s'empare de moi; c'est à peine si je vois et si j'entends! c'est du vertige; mais la colère et la rage me rendront à moi-même tout à l'heure. Conrad! oh! parais donc, Conrad... en te voyant mon sang se rallumera, et la pointe de mon épée t'ira droit au cœur! Pourtant, si je croyais aux présages, ce combat devrait m'être funeste; car je suis sous une influence fatale...rentré chez moi, en tirant mon épée, je l'ai trouvai brisée dans son fourreau... j'ai pris alors celle de mon père... un crêpe funèbre en couvrait la poignée! en vain j'ai attendu mon témoin, il a manqué au rendez-vous...oh! mais, c'est un homme de courage et d'honneur... il viendra.

(La nonne est venue s'appuyer derrière la colonne contre laquelle est adossé Henri.)

LA NONNE. Il ne viendra pas.

HENRI, *surpris.* Une femme! (*Apercevant le visage pâle de Marie, il recule et tombe à demi renversé.*) Ah!

LA NONNE, *avec un sourire amer.* Ne veux-tu pas m'accepter à sa place?

HENRI, *éperdu.* Marie! Marie!

LA NONNE. Tais-toi! Marie est morte....

HENRI. Oh! je suis en délire... ce que je vois n'est pas réel... ce fantôme n'est pas en effet là, devant moi.

LA NONNE. Tu doutes, Henri... approche et donne-moi ta main... ta main si forte ce matin, et qui ne pourrait à présent tenir ton épée, quelque légère qu'elle soit. Oh! tu veux en vain lutter contre l'effroi qui s'est emparé de ton ame. Tu as peur, Henri, tu as peur... ne cherche donc pas à braver ni à comprendre ce qui t'arrive, mais écoute-moi; car la mort t'a marqué du doigt.

HENRI. Femme ou démon! tu me connais mal, si tu crois m'épouvanter en m'annonçant la mort; ne devais-je pas m'attendre à la trouver ici? ne l'ai-je pas affrontée vingt fois?

LA NONNE. Oui, celle donnée ou reçue loyalement, à armes égales et la poitrine découverte; mais la mort sourde, sans éclat, sans gloire, la mort enfin telle que le poison la donne... ah! celle-là te fait peur, n'est-ce pas?

HENRI. Le poison! Ah! c'est horrible! qu'ai-je fait au ciel ou à l'enfer pour souffrir de ce supplice de damné?

MARIE. Tu as été pour Marie un infâme calomniateur, un ennemi sans pitié; tu lui as prodigué l'outrage et le mépris; tu as salué sa dépouille mortelle d'un rire impie, et ton dernier adieu fut une raillerie amère! mais ce n'est pas de cela que je viens te punir. Te fiant à ta force et à ton adresse, tu as appelé au combat un homme dont la vie n'appartient plus aux autres hommes.

HENRI. Conrad!

MARIE. Oui... Conrad, qui est mon bien, ma proie, et que tu voulais m'enlever. C'est ce duel qu'à tout prix je veux empêcher. Henri! nul secours humain ne peut te sauver... moi seule j'ai ce pouvoir... pour toi la vie est dans ce flacon... brise ce fer... jure-moi de suivre un homme qui t'attend là, dans sa barque, jure-moi encore de ne le pas quitter avant demain; puis au nom de Marie, je te fais grâce: au nom de Marie, tu vivras.

HENRI. Eh! que me fait la vie que tu me laisses, si c'est une vie d'opprobre et d'infamie! Conrad m'échapperait! tu veux sauver Conrad! mais il m'a déshonoré devant tous! mais il m'a fait un de ces affronts que tout son sang peut à peine laver.

MARIE. Tu n'as plus qu'un moment, prends ce flacon et pars!...

HENRI. Oh! tu l'avais bien dit; elles sont atroces les tortures qui me déchirent! mais, en dépit de l'enfer qui t'envoie, je

résisterai une heure peut-être! une heure! et Conrad viendra! Me venger.. ou mourir. c'est tout ce que je veux!... loin... loin de moi ce breuvage... ou plutôt... non... donne... donne...

(Il s'empara du flacon qu'il brise.)

MARIE. Qu'as-tu fait?

HENRI. La douleur aurait été la plus forte; à présent je te brave!

MARIE. Malheureux!

HENRI. Si l'enfer t'a prêté sa puissance, arrête les pas de Conrad,.. car il me reste assez de force encore pour le frapper.

(Il chancelle et tombe.)

MARIE. Il va mourir... Conrad!... tu n'appartiens plus qu'à moi!

(Elle disparaît dans les ruines.)

HENRI, *agonisant*. Ce fantôme! il n'est plus là!.,. On approche!... c'est lui!... Conrad!... viens!... oh! il arrivera trop tard!.. Conrad!.. mon épée!.. ah!.. ah!..

SCENE IX.

HENRI, CONRAD.

HENRI, *d'une voix éteinte*. Conrad!..

CONRAD. Que vois-je!... Henri.. Henri assassiné!

HENRI. Oui... assassiné...

CONRAD. Par qui donc?...

HENRI. La nonne sanglante.

(Il meurt.)

CONRAD. Ah!

UNE VOIX, *dans les ruines*. Conrad, tu n'as pas échappé aux poignards de Bohême pour tomber sous l'épée de Henri. Tu ne devais pas mourir encore. Nous nous reverrons.

CONRAD. Quand donc?...

LA VOIX. La nuit de tes noces... à minuit.

(Conrad tombe à demi renversé d'effroi. Cagliostro accourt et le soutient.— Le rideau baisse.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une petite tourelle attenant au château de Rudens par un pont-levis. Entrée principale au fond. Au-dessus de la porte du fond et dans toute la longueur du théâtre, une galerie vitrée. A droite un lit élevé sur une estrade, et entouré de larges rideaux. A la tête du lit, une porte secrète. Il est près de minuit. La chambre est éclairée par une lampe placée sur un guéridon au chevet du lit.

SCENE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Mathilde vient de se mettre au lit; quatre jeunes filles, qui l'ont aidée à quitter sa toilette de mariée, sont encore auprès d'elle. Une musique de bal se fait entendre au loin, musique douce et légère.)

MATHILDE, *à demi couchée, et remettant sur le guéridon une coupe qu'elle vide à moitié.* Je me sens mieux maintenant... merci de vos soins, mes bonnes amies..... (*Regardant autour d'elle.*) Mais où suis-je?... cette chambre!

AMÉLIE. La vôtre...

MATHILDE. La chambre nuptiale... (*Interrogeant ses souvenirs.*) Ah! je me rappelle... Conrad exigea de moi la promesse de n'y point entrer avant minuit.. et j'avais juré de me conformer à ce désir, que vainement je cherche à m'expliquer.. il y a dans tout ce qui se passe autour de moi quelque chose d'étrange! au moment où j'ai quitté le bal, et où je me suis évanouie dans vos bras, qui vous a dit de me conduire ici?

AMÉLIE. Une femme qui s'est tout-à-coup présentée à nous..... c'est elle qui a préparé ce breuvage...

MATHILDE. Où est-elle cette femme?

AMÉLIE. Elle était là il n'y a qu'un instant.

(Toutes se retournent étonnées de ne plus voir celle dont on parle.)

MATHILDE. Toujours du mystère.

AMÉLIE. Je vais...

MATHILDE. Oh! ne me quittez pas encore.... Amélie, donne-moi ce bouquet.... les fleurs qui le composent, et que je vous partage, vous rappelleront parfois Mathilde qui vous aimait et que vous aimiez... si elle est malheureuse un jour, vous la plaindrez et vous prierez pour elle... mais je ne veux pas vous retenir davantage..... adieu, suis-les donc, Amélie.. je n'ai pas peur... je resterai bien seule.

(Les jeunes filles sortent, referment soigneusement la porte, traversent le pont-levis et disparaissent.)

SCENE II.

MATHILDE, *seule.*

Il va finir, ce jour qu'appelaient tous mes vœux, ce jour le plus beau de la vie, dit-on, et qui s'est écoulé pour moi, lent et lugubre... pourquoi donc cette tristesse, que je ne puis vaincre?..... pourquoi cet effroi que m'inspire Conrad? aujourd'hui je tremblais à son approche! sa main glaçait la mienne en la pressant! oh! c'est que son regard était si sombre! et son visage si pâle!... il m'aime pourtant... oh! oui.... il m'aime.... Mon Dieu! ne me punissez pas de l'avoir préféré à vous! je vous ai prié avec tant de ferveur que vous devez m'avoir pardonné..... je ne sais ce que j'éprouve.... mes larmes m'étouffent, et je ne puis pleurer... les prières expirent sur mes lèvres..... ma main ne peut plus soutenir mon front...

(La parole de Mathilde s'éteint; sa tête est tombée sur l'oreiller, elle reste sans mouvement. Moment de silence. A travers la galerie vitrée paraît alors la nonne; bientôt la boiserie s'ouvre et lui livre passage; elle entre tenant à la main une torche; le poignard ensanglanté est à son côté; la boiserie se referme derrière elle; elle s'approche du lit, contemple Mathilde endormie, prend sur le guéridon la coupe à moitié vide, en jette le contenu, puis disparaît derrière les rideaux. La porte du fond s'ouvre et laisse voir Conrad et Cagliostro sur le pont-levis.)

SCENE III.

CONRAD, CAGLIOSTRO.

CAGLIOSTRO. Allons, mon cher Conrad, ayez plus de confiance en mes paroles. Encore une fois, rien de surnaturel à craindre; dans cette tourelle, nul être ne pourra pénétrer après vous... et les apparitions ne vous y poursuivront pas, je vous le jure.

CONRAD. Mon ami, si je vous en crois, ici doit commencer mon bonheur.

CAGLIOSTRO. Ici doit se terminer ma mission..... au revoir, Conrad..... Dieu ne fait plus de miracles, et le diable n'en a jamais fait.. pensez quelquefois à Cagliostro, qui pensera toujours à vous.

(Ils s'embrassent, Cagliostro retourne vers le château; Conrad entre dans la tourelle, et lève après lui le pont. Il ferme aussi avec soin la porte.)

SCENE IV.

CONRAD, MATHILDE, *endormie*, LA NONNE.

CONRAD, *après avoir regardé autour de lui, se jette sur un des siéges qui garnissent la chambre.* Me voilà seul... je n'ai rien dit à Cagliostro du mystérieux rendez-vous que m'a donné hier Marie dans les ruines du couvent; il eût raillé ma faiblesse; car il ne croit à rien, lui; pourtant elles ont bien frappé mon oreille ces terribles paroles : la nuit de tes noces, nous nous reverrons... à minuit!.... Et jusqu'à ce que l'heure fatale soit écoulée, je ne veux pas que Mathilde entre dans cette chambre. Epuisée par les émotions de cette journée, elle a quitté le bal, et la confiant aux soins de ses jeunes compagnes, seul je suis venu, seul j'attendrai le fantôme; car c'est lui que j'ai vu et qui m'a parlé.... Cependant l'heure approche et rien ne trouble le silence de la nuit..... et je n'éprouve pas ce frémissement involontaire, qui précédait toujours ces étranges apparitions!..... mes terreurs étaient-elles vaines? au pied de l'autel, l'ombre sanglante ne s'est pas venue placer entre Mathilde et moi, et quand ma main lui a mis au doigt l'anneau consacré, la main froide et glacée du spectre ne l'a pas arraché; mon imagination en délire avait créé tout cela.

(Il approche du lit, entr'ouvre les rideaux; mais il recule d'épouvante; la nonne est là, assise à la tête du lit et cachant ainsi Mathilde endormie.)

CONRAD. Ah! Marie! Marie!

LA NONNE, *sans faire un mouvement.* Ne devions-nous pas nous revoir la nuit de tes noces?

CONRAD. Encore toi! encore ton rire qui glace! encore ta voix qui tue, et Mathilde! Mathilde! oh! du moins je te la disputerai!... pas une arme qui te frappe...

(La nonne prend d'une main le poignard qui est à sa ceinture, le jette à Conrad, et de l'autre éteint la lampe. l'obscurité devient alors complète, les rideaux se referment.)

CONRAD. Ce poignard... ah! c'est un défi que tu me jettes... attends! (*Il le ramasse.*) Je vais te le rendre..... en vain tu veux m'échapper..... en vain cette nuit te protége..... la pointe de ce poignard te rencontrera... à toi, à toi, spectre... (*Il écarte le rideau, et il frappe dans l'obscurité, dans le vide; car la nonne a disparu. Moment de silence, il redescend les marches du lit.*) Du sang, le spectre avait du sang!... horrible nuit!... où suis-je? et Mathilde... où est-elle?

(Derrière lui la nonne se dresse et promène la lueur de sa torche sur le lit où gît Mathilde, pâle et sanglante.)

LA NONNE. Regarde!

CONRAD. Mathilde! Mathilde assassinée!..... cela n'est pas... cela ne peut pas être... Mathilde tuée par moi!... oh! non, non...

LA NONNE. Penche-toi vers elle... comme tu t'es penché vers moi, Conrad, mets la main sur son cœur, comme tu l'as posé sur le mien, et tu diras, comme tu dis alors: Morte!

CONRAD. Morte!

LA NONNE, *retirant le poignard resté dans le cœur de Mathilde.* Le sang de Marie de Rudenz est effacé par celui de Mathilde de Sarnen.... cette arme a fini ce qu'elle avait commencé.

CONRAD, *à genoux et pleurant.* Mathilde!

LA NONNE, *se rapprochant.* Et maintenant..... une tombe pour toi, jeune fille! une tombe qui ne soit pas vide, comme la mienne, tu n'auras pas comme moi toute une existence à recommencer. Repos, repos éternel pour toi! Oh! c'est horrible.. de se coucher dans un cercueil..... de le sentir se refermer sur soi..... puis jouer avec la mort... s'entourer de son lugubre appareil, descendre dans un caveau de marbre, et là, lorsque les chants funèbres ont cessé, lorsque chacun vous a dit le dernier adieu, se relever forte de sa volonté, rejeter le linceul sanglant qui vous étreint, et s'écrier, Vengeance! vengeance!...

CONRAD, *qui dès les premiers mots a relevé la tête et l'a écouté avec surprise, s'élançant sur elle.* Vivante! toi! toi, vivante! en effet... à ce tremblement convulsif..... au feu qui brûle cette main que je croyais glacée..... à l'horrible joie qui t'agite à la vue de ta rivale égorgée, je te retrouve tout entière... c'est toi! c'est bien toi!...

LA NONNE. Cagliostro te l'avait dit: Rien de merveilleux. Ce que j'ai fait a été l'œuvre de ta crédulité et de ma persévérance; il me restait à frapper un dernier coup pour que tu fusses à moi, tout à moi., et tu t'en es chargé.

CONRAD. Infâme!

LA NONNE. Oh ! j'ai tout prévu, tout calculé ; innocent du meurtre de Mathilde, tu m'aurais maudite et repoussée... tu te serais rejeté dans le monde... tu m'échappais encore... coupable... tu m'appartiens.

CONRAD. A toi ! non pas, mais au bourreau ; ta vengeance sera complète... nous nous reverrons encore une fois... au pied de l'échafaud.

LA NONNE. L'échafaud ! pour toi ! jamais ! car je te le répète, mes mesures sont prises... une fuite prompte et certaine... au bord du lac une barque nous attend, et sur l'autre rive, une voiture, des chevaux prêts à nous entraîner loin de ces lieux maudits, loin de cet abominable château, loin de l'Allemagne !... ailleurs, n'importe en quels lieux... ailleurs... une vie nouvelle, une vie d'oubli qui ne laisse rien derrière elle.. l'avenir, l'avenir pour nous.. plus de Stella Cellani, plus de Marie de Rudenz, plus de Conrad de Waldorf ; une femme... ton esclave... Oh ! mais tu ne m'écoutes pas !... toujours !... toujours tes yeux sur ce cadavre !...

CONRAD. Parce que là est ton crime et le mien.

LA NONNE. Demain on en cherchera vainement la trace. (*Mouvement de Conrad.*) Ah ! tu m'écoutes maintenant.

CONRAD, *vivement*. Oui... oui... parle...

LA NONNE. L'incendie qui consuma le couvent d'Aarau, la nuit où Marie de Rudenz sortit de son tombeau, va se rallumer.

CONRAD. Un incendie !...

LA NONNE. Vaste et rapide qui dévorera cette tour. Qu'on se demande ensuite ce qui s'y est passé, qu'on interroge les ruines ; les ruines seront muettes.

CONRAD. Le feu !... mais les secours !

LA NONNE. Seront inutiles...

CONRAD. Tu en es sûre ?

LA NONNE. Comme de notre salut.

CONRAD. Le moyen de sortir d'ici ?..... Cette seule issue communique au château...

LA NONNE, *écartant la boiserie*. Et celle-ci nous conduit au dehors.

CONRAD. Ah ! fort bien !..

(Il ferme à double tour la porte qui donne sur le pont-levis et en retire la clef.)

LA NONNE. Que fais-tu ?

CONRAD. Rien... un obstacle de plus pour arriver jusqu'ici.... Où mène ce passage ?

LA NONNE. A l'un des étages inférieurs de la tour. Là se tient ma compagne fidèle, cette femme dont je te parlais, et dont le dévouement éprouvé ne permet aucun doute sur l'accomplissement de mes ordres. Immobile, attentive, elle n'attend que mon signal.

CONRAD. Et ce signal donné, combien faudra-t-il à l'incendie pour se répandre et envelopper cette tourelle de son cercle de flammes ?

LA NONNE. Le tems qu'il nous faudra pour nous éloigner d'ici.

CONRAD. Mais enfin ?...

LA NONNE. Quelques minutes.

CONRAD. Rien que quelques minutes ?

LA NONNE. Oui !

CONRAD. Le signal, alors.

LA NONNE. Tu me suivras ?

CONRAD. Le signal !

LA NONNE. L'un à l'autre pour toujours ?

CONRAD. Oh ! pour toujours, à présent je te le jure... le signal !..,

LA NONNE. Le voile nuptial de Mathilde de Sarnen, jeté par cette fenêtre.

CONRAD. Ce voile !... (*A part.*) Oh ! Mathilde ! Mathilde !

(Il jette le voile par la fenêtre.)

LA NONNE. Fuyons, nous n'avons qu'un moment !...

CONRAD, *la repoussant brusquement et refermant la boiserie*. Ah ! je te tiens donc enfin, Marie de Rudenz !

MARIE. Conrad !

CONRAD. Imprudente ! qui s'est laissé prendre au piége !... Femme, ainsi que tu as secoué ton linceul, je secoue mes indignes terreurs, et comme toi, je crie à mon tour : Vengeance !... vengeance !...

MARIE. Que dis-tu ?

CONRAD. Allons ! spectre menaçant qui pénétrait partout, et à qui tout obéissait ; allons ! ordonne à ces murailles de s'ouvrir, à ces portes de tomber devant toi. Qu'as-tu fait de ta puissance et de ton inflexible volonté ?.... Hâte-toi de partir.... une barque t'attend au bord du lac, une voiture et des chevaux à l'autre rive.... Ailleurs, une vie nouvelle, une vie d'oubli et d'ivresse qui ne laisse rien derrière elle... L'avenir... l'avenir pour toi !... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !... pauvre folle !...

LA NONNE. Oh ! mais tu es en délire. . (*Parcourant le théâtre et appelant.*) Léna ! Léna !

CONRAD. Insensée ! tu oublies qu'elle ne saurait entendre ta voix, cette femme, dont le dévouement éprouvé ne permet aucun doute sur l'accomplissement de tes ordres !

LA NONNE, *avec égarement*. Léna !

(On entend frapper extérieurement à la boiserie, puis la voix de Léna se fait entendre.)

LÉNA. Fuyez, fuyez à l'instant... ou nous sommes perdus tous trois...

LA NONNE. Passage !...

CONRAD. Non !...

LA NONNE. Du secours ! du secours !...

CONRAD. Tout secours serait inutile !... tu l'as dit toi-même... quelques minutes, rien que quelques minutes. Regarde, m'as-tu dit, en me montrant Mathilde assassinée. Tiens, la flamme déjà s'élève et menace, et je te crie à mon tour : Regarde !

(Ici le feu éclate.)

LA NONNE, *épouvantée*. L'incendie !...

CONRAD. Oui ! un incendie vaste et rapide, qui enveloppe cette tour... Qu'on interroge ensuite les ruines, les ruines seront muettes.

LA NONNE. Oh ! mais... c'est horrible !..

CONRAD. A ton tour de pâlir et de trembler !

LA NONNE Laisse-moi, laisse-moi fuir.

CONRAD. Toi ! ma fiancée d'autrefois ! ma fiancée de toujours !

LA NONNE, *tombant à genoux*. L'air me manque !... Pitié ! mon Dieu ! pitié !...

CONRAD, *la saisissant par le bras et la relevant brusquement*. Tu ne prieras pas !... Le pardon de Dieu, en descendant sur toi, séparerait le meurtrier de celle qui prépara le meurtre. A nous deux le crime, à nous deux l'enfer. Tu ne prieras pas.

(Cris au dehors.)

LA NONNE. Ah !... ces cris sont des cris de délivrance... on vient... on accourt...

CONRAD. Trop tard !

LA NONNE. Ici !... ici !...

(La porte est brisée; mais ceux qui entrent reculent aussitôt, et fuient en criant : *La nonne sanglante !*)

CONRAD. Ils fuient épouvantés... Marie ! il faut mourir là... là... aux pieds de ta victime !...

(Il l'entraîne vers le lit.)

LA NONNE, *se débattant*. Au secours !...

CONRAD. Point de pitié !... point de secours pour la nonne sanglante !...

(L'incendie les enveloppe, on entend le craquement de la tour prête à s'écrouler, et au loin ces cris d'effroi répétés : *La nonne sanglante !*)

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.